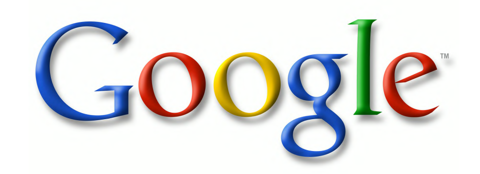
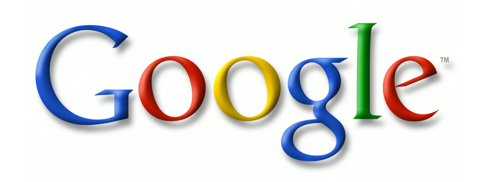
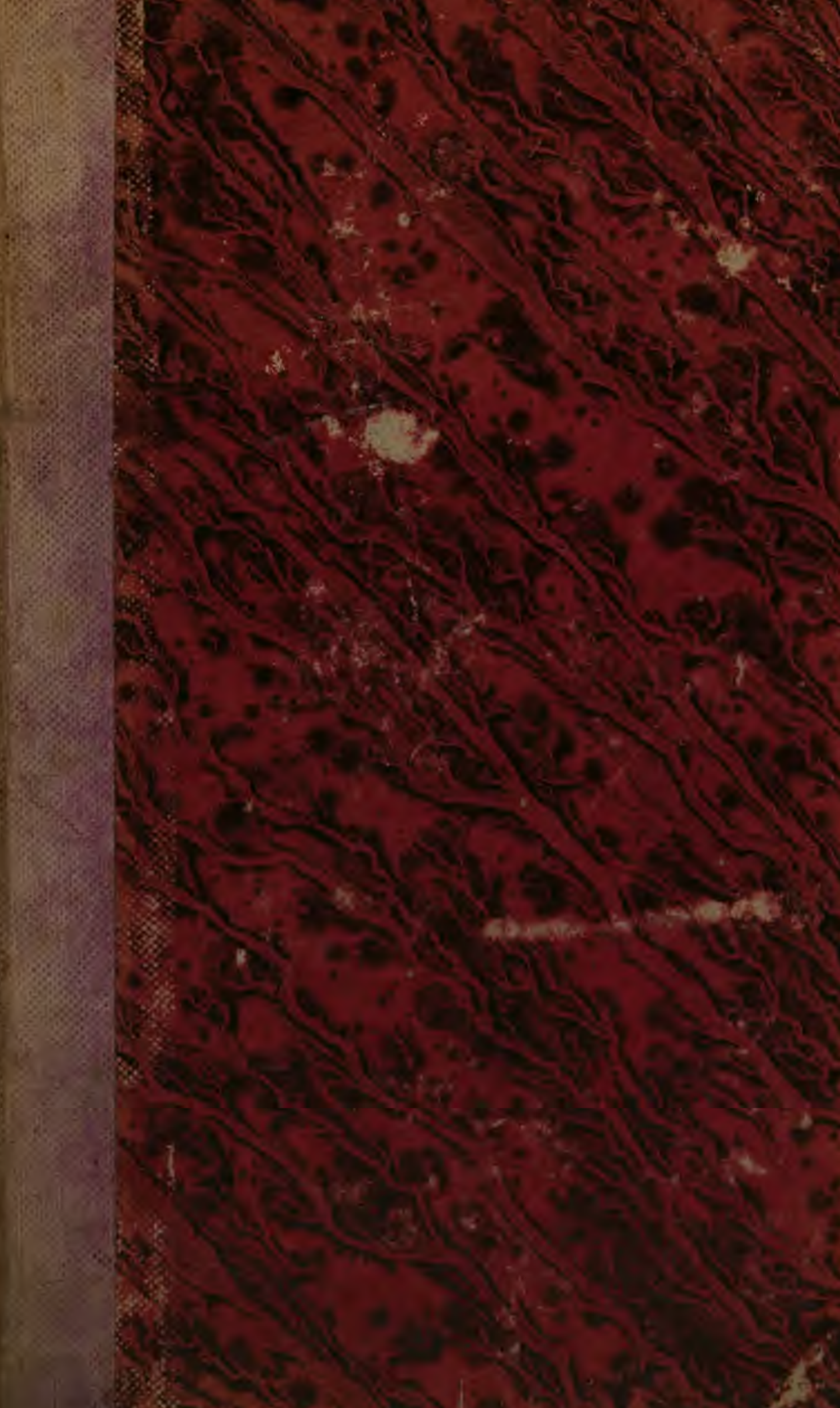
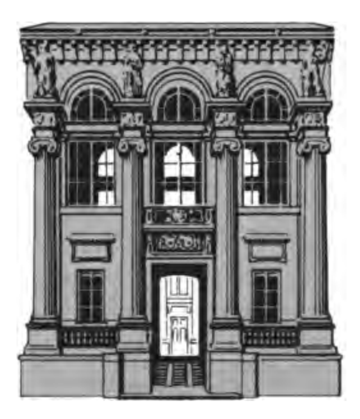
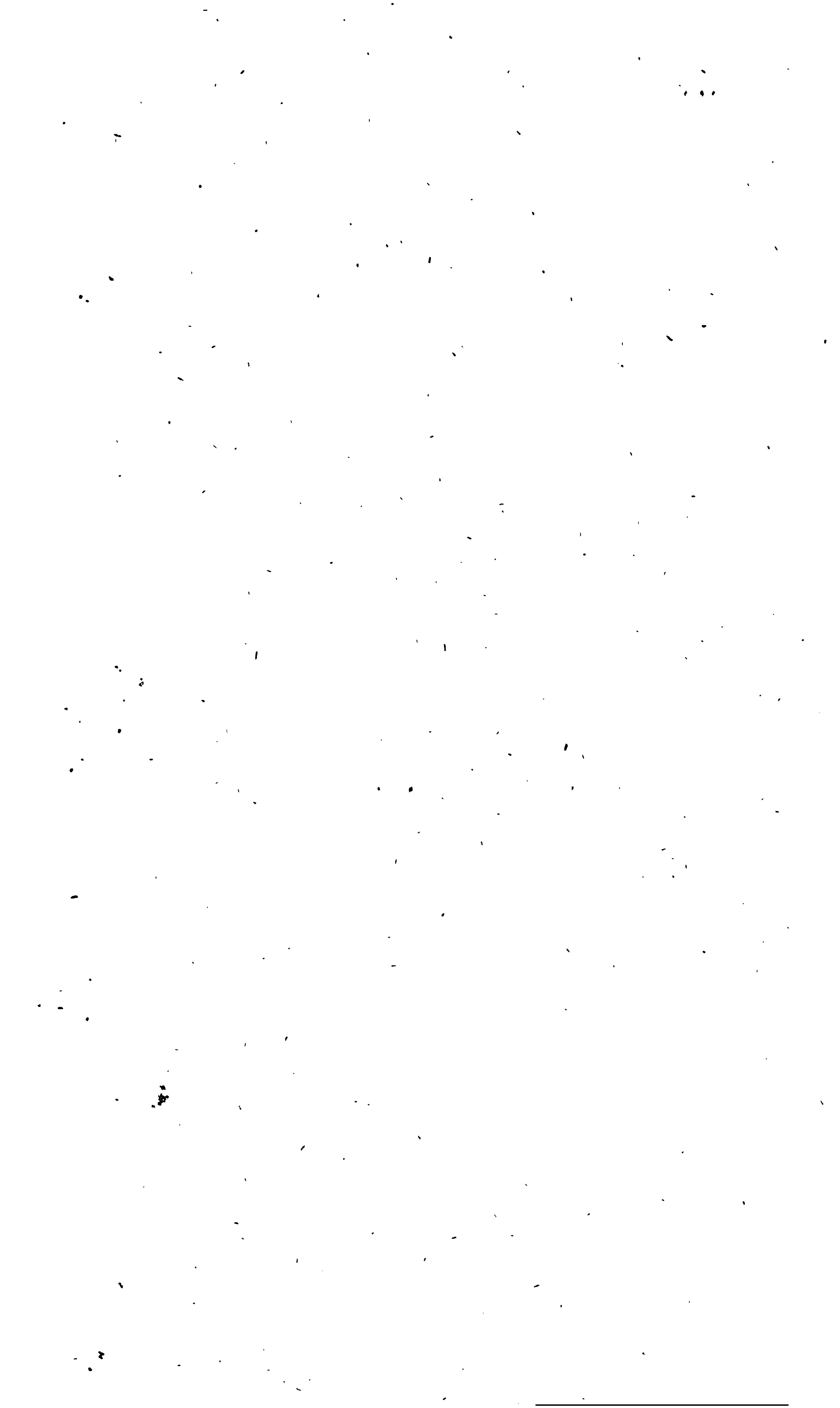










ÉVENOR ET LEUCIPPE.

ÉVENOR

ET

LEUCIPPE

PAR

GEORGE SAND.

3

PARIS
LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES,
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215.

1856

L'ORGUEIL.

(*Suite.*)

III.

L'Orgueil.

(*Suite.*)

Evenor, en méritant les préférences de sa famille par de précoces tendances au bien général, avait fait naître l'émulation parmi ceux de son âge. Sath n'avait pas partagé ce sentiment parce qu'il ne l'avait

pas compris. Porté à l'individualisme, il n'avait éprouvé que de la jalousie, et quand il se trouva seul doué de certains avantages qui attiraient l'attention sur lui, il les fit valoir avec âpreté. De là naquirent aussitôt chez ses compagnons des instincts de même nature, qui n'attendaient que l'étincelle de l'exemple et du succès pour s'enflammer.

. . . .

. . . .

. . . .

En peu d'années la jeunesse se montra donc plus bruyante, plus active physique-

ment, plus aventureuse et moins soumise aux parents qu'elle ne l'avait été jusque-là, et les vieillards de la tribu voyant ou croyant que ce développement des forces et des volontés pouvait devenir dangereux, essayèrent de réclamer sous le nom d'*autorité* ce qui, jusqu'alors, avait été connu sous un nom équivalent à celui de *confiance*. Les adolescents supportèrent avec dépit ce premier frein; mais, dès qu'ils furent en âge de se prononcer, ils le secouèrent, les uns soutenus, les autres blâmés par leurs ascendants au premier degré, qui voyaient éclore cette indépen-

dance de l'esprit avec crainte ou avec plaisir, selon leurs tendances particulières. La vieillesse se trouva donc forcée de transiger, et, en l'absence de règles fixes dont on n'avait pas encore l'idée, on commença à vivre dans une sorte d'agitation et de méfiance.

Un instinct naturel ramenait cependant la plupart des jeunes gens à la soumission envers les parents ; mais cet instinct,

à peu près nul chez Sath, s'affaiblissait devant les suggestions de l'amour-propre, et les natures irrésolues tendirent bientôt à se rapprocher de lui et à s'abriter sous le succès de son initiative.

Des luttes de force et d'adresse furent instituées sous le nom de jeux. Nées du hasard, ces luttes devinrent une passion aussi vive chez ceux qui en avaient le spectacle que chez ceux qui y prenaient part. D'abord on lutta contre des forces

inertes, contre des objets résistants, contre des fardeaux; mais on en vint à lutter contre des animaux, Sath ayant eu l'audace de dompter un cheval et la vigueur de terrasser et de lier un bœuf furieux. Les anciens virent avec plaisir cette conquête de l'homme sur l'animal destiné à son service; et, bien que l'avantage de cette conquête ne fût pas encore démontré, ils se sentirent portés à y applaudir comme à une chose neuve et imposante.

Mais le développement de la force et du

courage devait ébrânler le règne de la douceur, et bientôt les jeunes gens, dédaignant de lutter contre la matière ou contre la brute, s'essayèrent à lutter les uns contre les autres. Ce furent les premiers combats, simulés, il est vrai, mais où s'essaya l'empire de la violence, et où s'allumèrent les premières étincelles de l'inimitié.

Tandis que les jeunes garçons marchaient ainsi vers un nouvel état de

choses, la jeunesse de l'autre sexe, prise du même vertige, s'essayait aux luttes de la vanité féminine. Les belles filles de la tribu commençaient à se distinguer de leurs compagnes moins hardies ou moins favorisées de la nature. Elles imaginèrent de tresser leurs cheveux, de ceindre leur taille et d'orner leurs bras et leurs jambes de coquillages, de fleurs, de baies vermeilles ou de graines noires pour rehausser leur blancheur. Elles brodèrent de crins et de plumes leurs tuniques et leurs sandales, et, au lieu d'aider leurs mères dans le soin des jeunes enfants, on les vit

courir de tous côtés pour chercher, parmi ces futiles objets de leur convoitise ingénue, les échantillons les plus beaux ou les plus rares. Ainsi parées, elles quêtaient les regards des hommes, et, dans le spectacle des jeux, auquel accouraient avec empressement leurs troupes bruyantes et folâtres, elles se disputaient les places en évidence et s'étudiaient avec une grâce sauvage à s'éclipser les unes les autres.

Ainsi naissaient chez les deux sexes des

instincts de perfectionnement extérieur dont le but mal compris, la gloire pour l'un, le charme pour l'autre, menaçaient de faire fausse route et de devenir la brutalité du courage et l'effronterie de la séduction.

Avec ces instincts s'éveillait aussi celui d'une certaine âpreté à la possession de choses qui, jusque-là, n'avaient pas été prisées, il est vrai, mais qui, du moins, n'avaient jamais été disputées. Le bien et

le mal arrivaient ensemble, car le progrès amenait fatalement le mal chez des êtres dont aucun idéal supérieur à leur propre milieu n'avait encore modifié les facultés. On commençait à se quereller pour une toison plus blanche qu'une autre, pour un rosier plus tôt fleuri, pour un cheval plus vigoureux, et même pour un emplacement plus favorable à la construction d'une cabane.

Cependant la terre était encore mille

fois trop grande pour l'homme, et généreuse au delà de ses vrais besoins ; mais une inquiétude étrange la faisait déjà trouver trop petite et trop avare. Ses dons acquéraient une valeur fictive parce que le goût, en s'éveillant, créait le sens du choix. Le discernement y gagnait sans doute, mais l'esprit de fraternité y perdait, et, en emportant la barbarie, la civilisation naissante emportait le bonheur.

Un jour, Sath se disputa avec un de ses

compagnons pour une brebis que celui-ci avait prise au pâturage commun, et dont la laine fine et abondante le tentait.

« Je la voulais, dit Sath, et je l'avais marquée pour moi.

— Qu'importe? répondit l'autre. Il y en a beaucoup d'aussi belles, que tu peux prendre sans que je m'y oppose.

— Mais celle-là, je te dis que je la vou-

lais, reprit Sath, et il me la faut. Elle est à moi, puisque je l'ai marquée. Tu vois le nœud que j'ai fait sur son front avec sa laine. Ne dis plus rien, et laisse-la-moi. »

Le jeune homme, qui était grand et fort presqu'autant que Sath, sourit de ce prétendu droit, et, haussant les épaules, voulut prendre la brebis pour l'emporter; mais Sath le suivit avec des menaces.

« Prendrons-nous la peine de lutter de

nos corps pour une brebis? dit le jeune homme.

— Non! dit Sath en colère, car je te briserais; mais je m'en repentirais ensuite, parce que tu m'as souvent cédé. Que la brebis ne nous fâche donc plus, et qu'elle ne soit à aucun de nous deux. » Disant ainsi, Sath assomma le pauvre animal d'un coup de sa massue.

L'ORGUEIL.

(Suite.)

L'Orgueil.

(*Suite.*)

La querelle fut terminée, car le jeune homme trouva que c'était là une mauvaise action, et il se retira, effrayé de se sentir violemment irrité lui-même contre son

semblable. Sath resta ému et agité ; il regardait la brebis expirante, étonné de ce qu'il avait fait ; et d'abord, il songea à cacher la victime pour cacher sa faute. C'était le premier meurtre commis sur la terre, et tandis qu'Evenor, dans l'Eden, accomplissait un sacrifice de ce genre, mais après délibération et en vue d'une nécessité qui lui coûtait presque des larmes, Sath avait à rougir d'une violence inutile et qu'il ne pouvait motiver par aucun droit. Cependant son dur naturel triompha de sa conscience, et chargeant la victime sanglante sur ses épaules, il

l'emporta pour la dépouiller, disant à ceux qu'il rencontrait et qui s'étonnaient de son action : Ce qui est choisi par moi est à moi, et je le veux ainsi.

Tous le blâmèrent, mais il y en eut plusieurs qui ne tardèrent pas à l'imiter. Ainsi fut imposé et accepté le faux droit basé sur la force.

Alors les parents s'affligèrent et dirent :

« Ceci est la fin du monde. Voilà les hommes déjà vieux et corrompus. On ne verra plus jamais de gens heureux, et la méchanceté devient chaque jour si grande que bientôt nos enfants se tueront les uns les autres. Alors la terre retournera à ceux qui l'avaient avant nous et qui ne sont peut-être pas si loin qu'on le pense. »

Mais la jeunesse orgueilleuse répondait à ces menaces :

« S'il existe d'autres maîtres que nous

sur la terre, il est bon que nous ayons appris à combattre, car cette terre nous plaît, et nous n'y voulons pas souffrir une autre race que la nôtre. »

Et comme ces désaccords allaient en augmentant, il se forma dans la tribu comme une tribu nouvelle qui se composait du plus grand nombre des vierges des deux sexes, et que Sath gouvernait par sa résolution et sa présomption expansive. Ce parti fut appelé les *Nouveaux*

hommes, lesquels, s'étant réunis à diverses reprises dans les bois environnants, projetèrent de s'éloigner des parents qu'ils appelaient les *Anciens hommes*, et d'aller former un établissement à une assez grande distance pour n'être plus importunés de remontrances et de prédictions sinistres. Comme ils craignaient des reproches et des larmes, ils convinrent de partir dans la nuit, et, en effet, un matin, quand on s'éveilla dans la tribu, on vit au loin, dans les profondeurs de la plaine, une longue caravane qui se dessinait comme un serpent noir sur les ondula-

tions de la prairie blanche de rosée. C'était la jeunesse qui s'en allait fonder une autre ville, et qui emmenait une grande partie des animaux dont elle avait appris à se faire obéir, et beaucoup de vases, de vêtements et d'ustensiles en vue d'une colonie indépendante de l'assistance des parents.

La douleur des parents fut grande ; mais que pouvaient-ils contre la liberté ? Il n'était encore jamais entré dans l'esprit

d'aucun homme qu'on pût enchaîner par la force la volonté d'un autre homme.

Cependant les hommes nouveaux n'allèrent pas loin sans trouver des obstacles. Ils savaient qu'au delà des premières forêts, ils devaient rencontrer un large fleuve, et ils n'avaient pas songé à le franchir ; mais quand ils l'eurent atteint, ils trouvèrent ses bords dévastés sur une vaste étendue par des traces d'inondation périodique, et ils jugèrent qu'il fallait s'en

éloigner beaucoup pour n'en avoir rien à craindre. Si l'on restait en deçà, on demeurait exposé aux invectives ou aux importunités de la tribu-mère, dont on n'était séparé que par deux jours de marche. On campa sur un terrain aride et sablonneux où les jeunes filles commencèrent à s'attrister. Le lendemain, on remonta le rivage, puis on le redescendit dans l'espoir de trouver un endroit guéable, et on ne trouva que des flots rapides sur un lit profond. Alors les filles vierges, effrayées de l'audace de Sath, qui voulait tenter le passage, parlèrent de retourner

vers leurs familles et d'abandonner l'entreprise. Mais Sath, parlant en maître au nom de ses compagnons, leur déclara qu'elles n'étaient pas libres de s'en aller, et qu'ils s'y opposeraient.

Ce langage déplut aux plus fières, et comme on était à la fin de la troisième journée de voyage, et que l'on avait fixé le passage au lendemain, elles profitèrent du sommeil de leurs rudes compagnons pour s'enfuir et retourner dans leurs familles.

Mais beaucoup demeurèrent, se disant les unes aux autres : Ces garçons nos frères sont impérieux et méchants ; mais si nous les quittons, nous n'aurons point d'époux. Ceux qui sont restés avec les anciens sont en trop petit nombre, et il vaut encore mieux nous quereller avec ceux d'ici que de vivre seules et délaissées.

Le lendemain, on tenta le passage. Sath donna l'exemple et s'avança le premier dans les flots. Mais, au lieu de trou-

ver, comme Evenor dans le lac de l'Eden, l'inspiration de la confiance et la révélation de l'instinct, Sath ne trouva aucun secours dans son audace et dans son amour-propre. Il n'avait rien raisonné d'avance et faillit être englouti. A force de se débattre avec rage, il regagna la rive; mais, outre qu'il ne trouva personne disposé à le suivre, il n'osa tenter l'abîme une seconde fois. Honteux et mécontent d'avoir échoué, il guida sa troupe encore un jour le long du fleuve en le redescendant, et trouva enfin un endroit favorable; néanmoins, quand on fut au milieu

du courant, les jeunes filles eurent un moment de vertige et de terreur où elles se crurent perdues et faillirent entraîner leurs compagnons ; et lorsqu'elles furent apportées au rivage, elles ne purent s'empêcher d'admirer et d'aimer ces hardis protecteurs qui les avaient arrachées à la mort en s'y exposant eux-mêmes avec une énergie furieuse.

L'ORGUEIL.

(*Suite.*)

L'Orgueil.

(*Suite.*)

On marcha encore un peu, et, après qu'on eut passé une longue coulée de blocs granitiques qui s'arrondissaient en dômes énormes à fleur de terre, on découvrit la

mer. Elle était couverte de brume, et on se crut arrivé aux confins du monde. Alors Sath s'écria : Il faut s'arrêter où la terre finit. Bâtissons ici une ville qui s'appellera *Porte du Ciel*, puisqu'il n'y a plus devant nous que des nuages.

Pourtant, lorsque le brouillard se dissipa, on comprit que c'était là l'abîme de l'eau, et une grande frayeur s'emparant de cette jeunesse sauvage, on s'éloigna de la rive avec de grands cris mêlés de rires

convulsifs. On serait retourné jusqu'au fleuve, si Sath n'eût réussi à retenir son peuple par une ruse ingénue.

« Souvenez-vous, leur dit-il, que ce fleuve est perfide, et que ses bords, couverts de roches et de graviers, ne produisent que des joncs et des roseaux dont les animaux eux-mêmes ne se nourrissent point. Si vous voulez le franchir encore, je suis prêt à m'y jeter encore pour vous mon-

trer que ce n'est pas la crainte qui me retient. Mais ces femmes nous suivront-elles, et quelques-uns d'entre nous, qui ont failli y périr, n'aimeront-ils pas mieux demeurer ici avec elles? »

Les femmes ayant dit que rien ne les déciderait à repasser le fleuve, tous les hommes prirent le parti de rester dans cette région boisée, entre le fleuve et la mer, bien que la côte fût mal protégée

contre le vent et que la terre s'y montrât médiocrement fertile. Mais il y avait des arbres pour bâtir et beaucoup de gibier, que l'on commença à chasser et à manger, car les fruits et les grains étaient rares. Les femmes eurent de la peine à s'y décider; mais peu à peu elles devinrent aussi ardentes à la chasse et aussi avides de butin que les hommes, car la famine menaçait, et les privations du corps commençaient à endurcir le cœur.

Le climat étant plus inégal dans cette

région que dans celle où l'on avait laissé la tribu-mère, on se hâta de bâtir les cabanes, et il résulta de cette hâte qu'elles furent grossièrement agencées, basses, étroites, et comme soudées les unes aux autres pour épargner du temps et du travail.

Or, quand cette colonie se fut assuré le vivre et le couvert, les hommes songèrent à l'amour, et ceux qui se hâtèrent de prendre femme se trouvèrent pourvus. Ce

furent les plus avancés en âge, et il resta un grand nombre des plus jeunes qui se virent condamnés au célibat à cause de la fuite des filles retournées dans leurs familles avant le passage du fleuve.

Cela devint promptement une cause d'envie et de discorde. Les aînés dédaignèrent les plaintes des mécontents et leur dirent :

« Si vous voulez des femmes, allez-en

chercher dans l'ancienne tribu, ou bien il vous faudra attendre que nous ayons des filles en âge de vous épouser. »

Une tentative de réconciliation avec les anciens, ou tout au moins avec les filles que l'on avait offensées, fut donc résolue ; mais de grandes pluies vinrent, et le fleuve fut tellement gonflé, que le passage devint impossible. Le mécontentement et la colère ne sont pas des circonstances favorables aux créations de l'industrie. On

ne songea pas à inventer le moyen de dompter le fleuve, et les jours se passèrent en plaintes et en reproches. Au sein de la tribu nouvelle une division nouvelle s'établit donc de prime abord, et les mariés raillèrent et dédaignèrent les non-mariés qui étaient les moins forts et les moins nombreux.

Cette division d'intérêts et ce manque d'égalité dans les jouissances de la vie devaient amener promptement le mal sur

la terre. En toutes choses, les aînés se crurent autorisés à opprimer leurs frères, et ceux-ci, frustrés et offensés en toutes choses, résolurent de se venger. Plusieurs femmes, mécontentes de la rudesse chagrine de leurs époux, se liguèrent contre eux. Ces hommes, nourris de viande et adonnés à la guerre contre les animaux, étaient devenus farouches et colériques. Le désordre s'introduisit dans les mœurs, des femmes trompèrent leurs époux, d'autres les quittèrent résolument et furent reconquises par eux après des combats partiels où coula le sang des hommes,

versé pour la première fois par les hommes. Les plus jeunes furent vaincus. Cependant, on ne s'était pas encore donné la mort; mais on ne tarda pas à se dire qu'il faudrait en venir là, et les plus faibles rêvèrent la trahison et l'assassinat, tandis que les plus forts s'habituaient à regarder la violence et le meurtre comme des droits acquis et des menaces légitimes.

LE CULTE DU MAL.

X

Le Culte du mal.

Une nuit, saisis de terreur, les opprimés se séparèrent de la tribu nouvelle et s'enfuirent dans la forêt jusqu'au bord de la mer. Depuis ce jour, ils prirent le nom d'exilés.

Ils s'étaient imaginé que les *libres*, c'est ainsi qu'ils appelèrent leurs frères oppresseurs, voulaient les faire tous périr par surprise, et, que cette crainte fût fondée ou imaginaire, ils résolurent, de leur côté, de prévenir ce forfait par un forfait semblable. En proie à une grande exaltation, l'un d'eux, qui se nommait Mos, leur parla ainsi, dans la nouvelle retraite où ils s'étaient réfugiés :

« Il y a longtemps qu'on parle de puis-

sances qui sont dans la terre et au-dessus de la terre, dans les flots en fureur, dans les roches stériles et menaçantes, dans les vents, dans les nuages et dans la foudre; et nous voyons bien que ces puissances existent et sont redoutables ; mais il en est une plus méchante et plus perfide : c'est celle de certains hommes. Nos vrais ennemis, nos vrais fléaux sont là-haut dans ce village qu'ils appellent la porte du ciel, et qui a été pour nous la porte du malheur.

» Ecoutez un rêve que j'ai fait plus

d'une fois. Je voyais un être affreux qui ressemblait à un homme, mais qui courait comme une chèvre et mordait comme un loup. On ne pouvait le regarder sans frayeur, et il disait :

— C'est moi qui suis le cruel, le vindicatif, le feu, le tonnerre et la grêle ; c'est moi qui ai rendu méchants les hommes libres et qui rendrai malheureux leurs frères exilés. Je m'appelle le laid et le mal ; je suis plus fort que tous les

hommes réunis et ils ne peuvent rien contre moi.

« Alors, moi, dans mon rêve, j'eus peur de lui et je lui demandai ce qu'il fallait faire pour l'apaiser.

— Il faut me servir, répondit-il; il faut me rendre des honneurs plus grands que

LE CULTE DU MAL.

sément les uns les autres, ils se demandèrent à quels moyens on aurait recours pour se rendre favorable cette puissance ennemie et pour la décider à tourner sa rage contre les libres.

Telle fut l'apparition de la première pensée religieuse chez les hommes réunis par la haine ; pensée sombre et délirante, qui ne pouvait faire éclore que la notion du péché et inaugurer que la croyance à un génie malfaisant, rival du Dieu bon.

Plus tard, ce génie fut appelé Arimane, Satan ou le Diable. Quelle que soit l'origine de cette personnification, elle n'a pu apparaître qu'à des hommes privés de la notion du vrai Dieu.

Mos prit encore la parole :

« Il a demandé du sang, dit-il ; nous lui donnerons celui de nos méchants frères.

Mais nous ne sommes pas encore prêts à marcher contre eux, et il faut apaiser la faim de ce vorace qui crie toujours après moi dans l'horreur des nuits. Donnons-lui ces animaux qui nous ont suivis et dont la docilité nous permet de faire une large hécatombe. Dressons une table aussi grande que la butte de pierres et de terre qui a été entassée sur la dépouille de notre aïeul, et couvrons-la de chairs sanglantes. Nous verrons peut-être arriver celui que nous invoquons, et nous pourrons lui parler et le décider à être pour nous. »

Aussitôt ces infortunés se mirent à rouler les rochers et à amonceler les terres, et ils bâtirent ainsi un autel monstrueux sur lequel, rassemblant le troupeau qui les avait suivis, ils l'égorgèrent avec leurs épieux, en poussant des cris frénétiques, comme pour couvrir les rugissements et les plaintes de ces bêtes innocentes qui se débattaient dans les affres de la mort.

Quand le sacrifice fut consommé, on attendit en vain l'apparition redoutable.

Aucun monstre ne se présenta pour lécher le sang des victimes, et on commença à injurier et à menacer Mos en lui disant :

— Tu nous avais promis un appui, et il ne vient pas ; tu nous as fait sacrifier des animaux inoffensifs qui nous seraient devenus utiles dans ce désert, et nous ne retirons aucun bien de notre folie. Tu nous as trompés, et tu mériterais de périr

pour que l'on vît si ton propre sang attire *Celui* que tu as annoncé.

Mos avait été de bonne foi dans son délire. Quand il vit ses jours en danger, il se fit imposteur et déclara que le Méchant viendrait pour lui seul. On le laissa seul, toute la nuit, au milieu des ténèbres, et couché sur les entrailles fumantes des victimes. Là, pénétré d'horreur et d'épouvante, il eut une vision sans sommeil, une vision qui acheva d'égarer son esprit et

qu'il raconta le lendemain, augmentée de ce que son imagination, toujours plus troublée, lui faisait prendre pour un souvenir. Le Méchant était venu et il s'était repu de sang. Après quoi, il avait dit :

« Mangez ces chairs, elles sont à vous. Je suis content de ce que vous avez fait pour moi ; mais apprenez que je vis dans la foudre au-dessus des nuages ; c'est ce qui fait qu'à moins qu'il ne me plaise de me montrer, vous ne me voyez point.

Apprenez aussi que je me nourris surtout de la fumée des sacrifices, et que je veux être appelé l'implacable, c'est-à-dire la force qui tue les forts, et la vengeance qui enivre les faibles. Vous apprendrez à vos enfants à me craindre, et, d'âge en âge, je resterai avec votre race, car je suis celui qui ne meurt point. »

LE CULTE DU MAL

(*Suite.*)

Le Culte du mal.

(Suite.)

Et, à ce disçours, qu'il croyait avoir entendu, Mos ajouta une imposture volontaire pour se préserver des dangers

attachés à toute révélation bonne ou mauvaise.

— *L'Implacable* a dit encore :

— Apprends que je suis Esprit, c'est-à-dire que je garde mon apparence et ma volonté quand je veux me dépouiller de mon corps, et que les hommes ne peuvent me détruire. Dis-leur que je t'ai choisi

pour leur enseigner ma nature et ma science, et que celui qui te frappera sera frappé par mon invisible main, grande comme le monde et forte comme la mer.

— S'il en est ainsi, répondit la tribu errante, fixons notre séjour non loin de cet autel qui nous est propice; mais ne bâtissons aucune demeure, car nos ennemis viendraient sans doute nous déposséder. Vivons à l'ombre de cette forêt jusqu'à ce que nous puissions fondre sur

eux et, à notre tour, les déposséder de leurs maisons et de leurs femmes.

Le lieu où ils se trouvaient était d'une tristesse navrante. C'était à l'embouchure de ce même fleuve qu'ils avaient traversé pour s'éloigner et se séparer de l'ancienne tribu, et qui, aux approches de la mer, refoulé sur les sables accumulés par ses propres flots, se répandait en marais immenses sur la côte unie et plate comme un lac. Ces marais, sans profondeur,

étaient couverts, en beaucoup d'endroits, d'une végétation abondante, mais inféconde pour l'homme. En compensation, de nombreux troupeaux de buffles erraient et se multipliaient dans les îlots de cette maremme. Enfoncés dans la vase jusqu'aux épaules, la tête cachée sous les roseaux, au milieu des arbres morts et des arbres vivants jetés pêle-mêle sur ces terrains sans cesse dévastés et sans cesse renouvelés, ils soutenaient de furieux combats contre les loups que leur présence attirait et parquait pour ainsi dire dans ce désert jusque-là vierge de pas humains.

Les exilés eurent donc à les poursuivre dans des lieux presque inaccessibles, pour s'approprier leur chair, leurs dépouilles, dont ils apprirent, sans le secours des femmes, à se faire des vêtements et des courroies, et leurs cornes dont ils se firent des armes et des outils. Mais, en ce lieu, la chasse devint périlleuse, car les buffles apprirent non-seulement à se défendre, mais à attaquer, et leurs cadavres n'étaient pas plus tôt au pouvoir de l'homme, qu'ils attiraient les animaux carnassiers, et qu'il fallait veiller sans cesse pour préserver non-seulement le

butin, mais encore les hommes sans abri pour leur sommeil.

Ces dangers furent d'autant plus grands que l'on s'était dispersé sous l'empire d'un sentiment de farouche égoïsme, chacun voulant garder pour lui seul le rare butin des premiers jours. La crainte de manquer, la difficulté de vivre, la misère, en un mot, avait inauguré le règne du mal, plus encore que le sombre enthousiasme et les rêveries fanatiques de Mos.

Cependant, quelques-uns étaient restés

autour de celui-ci, et, partageant sa croyance, ils ne cessaient d'offrir à l'esprit du mal leurs sacrifices et leurs invocations. La fièvre du merveilleux leur fit inventer diverses pratiques d'un culte lugubre. Faisant des instruments de la corne des animaux, ils remplissaient les échos de la forêt du gémissement de ces trompes funèbres, et, tout à coup transportés d'une fureur sans but, enivrés de la puanteur des viandes grillées, ils figuraient, par des bonds sauvages et convulsifs, des danses sacrées autour de leurs bûchers. Ces tristes fêtes attirèrent les

autres exilés, et l'on se réunit de nouveau sous l'attrait d'un culte extatique, formé de cérémonies violentes et d'émotions forcenées.

Un jour qu'ils étaient ainsi rassemblés, Mos qui s'était institué, avec l'assentiment de ses partisans, sacrificateur suprême et oracle inspiré, leur parla ainsi :

— Le moment est venu où votre haine,

votre audace et vos forces sont mûres pour le combat. C'est assez lutter contre les bêtes sauvages, contre la faim, l'horreur des bois et l'isolement. C'est contre nos frères ingrats qu'il faut lutter maintenant. Ils nous croient sans doute dévorés par la mer ou anéantis par la souffrance. Ils ne se méfient plus de nous, car ils n'ont point songé à nous poursuivre, et, depuis que nous sommes ici, les vents du ciel ont effacé la trace de nos pas. Soyons donc prêts à partir à l'aube prochaine. Armons-nous d'épieux et de massues. Nous marcherons tout le jour en

nous tenant cachés dans cette zone de forêts dont le village des Libres marque la limite à la première élévation du plateau. Nous y arriverons à l'heure de la nuit où leur sommeil, appesanti par la nourriture et la volupté, nous en livrera plusieurs sans défense. Les autres, surpris et éperdus, se défendront mal. Cependant, soyons préparés à la résistance désespérée de quelques-uns. Je me charge, moi, du terrible Sath, car l'implacable esprit m'a parlé dans mon sommeil et il m'a dit : Marche, je te donne sa vie !

Des clameurs d'une joie furieuse accueillirent cette espérance. On se prépara, et, après avoir pris du repos, on se réunit au bord de la plus large bouche du fleuve, dont le cours traçait la route que l'on devait suivre. Mais aux approches du jour, ces hommes sans noble passion et sans véritable courage se sentirent faibles et demandèrent à leur chef le gage de ses promesses de victoires. Mos n'en avait pas d'autre à invoquer que l'exaltation soutenue qui faisait de lui un fanatique plus persévérant et plus dangereux que les autres. Pressé et menacé de nouveau,

et ne sachant trouver de refuge contre le péril que dans sa croyance au mal, il rendit un oracle monstrueux :

— Offrez à l'esprit, dit-il, un sacrifice plus précieux que le sang des brutes ; donnez-lui du sang humain. C'est pour répandre celui de vos méchants frères que vous vous êtes armés, et l'esprit doute que vous ne reculiez pas devant une puérile horreur du sang fraternel. Répandez donc ici une offrande du vôtre pour vous

aguerrir contre la lâcheté de votre nature et pour cimenter votre alliance avec l'esprit sans pitié.

En parlant ainsi, Mos se frappa lui-même légèrement de son arme, et quelques gouttes de sang rougirent sa poitrine.

Ce spectacle étonna et apaisa ses com-

pagnons, et le préserva des coups qui le menaçaient. Ils hésitaient à suivre son exemple, lorsque le plus jeune de tous, qui s'appelait Ops, entraîné par un enthousiasme étrange, s'avança au milieu d'eux et dit :

— Ces jours sont ceux des choses nouvelles, et Mos nous a appris que ce que l'on voit et ce que l'on touche n'est pas tout ce qui est. Je le crois, car je sens en moi des transports de douleur et de

joie qui ne me viennent pas de moi-même, ni d'aucun homme que je connaisse, ni d'aucune chose qui me trouble ou me charme. Je sens qu'il y a un esprit qui parle à quelque chose de moi qui n'est pas mon corps tout seul. Peut-être sommes-nous tous des esprits inférieurs, commandés par un esprit plus grand et plus fort que nous.

— Tu l'as dit, s'écria Mos, surpris d'une révélation qui ne lui était pas venue, ou

qu'il n'eût pas su formuler. Nous avons tous un esprit inférieur qui entre et sort de notre corps, selon que l'esprit supérieur l'envoie ou le rappelle.

— Je ne sais rien de ce que tu expliques maintenant, reprit Ops avec candeur, car il me semblait que j'étais à la fois le corps et l'esprit tourmenté ou ranimé par le grand Esprit sans nom à toutes les heures de ma vie. Quoi qu'il en soit, cet esprit n'est pas ce que tu nous

as dit. Il est bon et ne demande pas de sang, car sa forme est agréable à voir ; sa figure est celle d'une belle fille, et sa voix est une musique plus douce que le chant des oiseaux. Moi aussi, je l'ai vu en rêve, et il m'a dit :

« Donne-moi ton amour et ta volonté ; je ne veux pas d'autre sacrifice. »

LE CULTE DU MAL.

(Suite.)

Le Culte du mal.

(*Suite.*)

Et comme les exilés écoutaient et commentaient avec irrésolution en eux-mêmes les paroles du jeune homme, celui-ci, dont la physionomie était plus douce

et l'œil plus rêveur qu'aucun des hommes nés depuis Evenor, regarda le premier sourire du crépuscule qui argentait le cours paresseux du fleuve, et, joignant les mains dans une sorte de ravissement extatique, il s'écria :

— J'ai bien parlé! j'ai parlé comme il m'était commandé, car le *voici*, qui se montre à moi, et si vos yeux ne sont pas obscurcis par le mensonge, vous pouvez le voir aussi bien que je le vois ; là, sur les

eaux, debout sur un cygne brun plus grand que tous ceux que produit la terre. Voyez! voyez s'il n'est pas tel que je vous ai dit! sa figure est celle d'une fille plus belle que toutes les filles qui naissent parmi nous, et sa voix chante mieux que le rossignol dans les nuits de printemps!

Ops s'élança vers le rivage; tous le suivirent, tous regardèrent, tous virent et entendirent ce qu'il annonçait : un cygne brun gigantesque, aux ailes blanches dou-

cement gonflées, portant sur son dos une femme d'une beauté angélique, vêtue d'un brillant tissu d'amyante et d'une chlamyde de peau de panthère tachetée. Sa longue chevelure flottait à la brise matinale avec les bandelettes étoilées d'or et d'argent qui en séparaient les longs anneaux naturellement bouclés, et sa douce voix murmurait un chant mystérieux dans une langue inconnue aux hommes.

Mais, à son tour, celle qu'ils prenaient

pour une divinité et qui, relativement à eux, pouvait être appelée ainsi, les vit et les entendit. Elle cessa de chanter l'hymne sacré des dives qui lui avait été enseigné, et dont elle saluait l'heure matinale du départ, comme pour bénir ou consacrer chaque journée de son aventureux voyage. Effrayée à l'aspect de ces hommes farouches, hérissés, laids et souillés comme tous ceux qui vivent loin du regard des femmes, elle quitta la proue de la barque, et, se réfugiant auprès de son époux assis au gouvernail, et jusque-là caché aux exilés par le déploiement des voiles :

— Evenor, lui dit-elle, cesse de nous diriger sur ce rivage ; tu t'es trompé, cette rivière ne nous a pas donné l'entrée de la terre des hommes, car ceux que je viens de voir sont des êtres qui ne te ressemblent pas.

Evenor se pencha et vit les hommes de sa race ; il douta un instant, et, cessant de ramer :

— Ce ne sont point là les hommes de

ma tribu, dit-il; ils sont d'un aspect moins doux et ne paraissent point heureux. Pourtant, ce sont des hommes, ma chère Leucippe, et notre mission s'étend à tous ceux qui ont le don de la parole.

L'hésitation de ce qu'ils appelaient le cygne brun changea en cris de détresse la muette stupeur des exilés. Persuadés que des esprits sortis du sein de l'onde venaient à leur secours, ils les attendaient avec un mélange de crainte et d'admi-

ration; mais quand ils crurent que le cygne, arrêté sur les flots, allait s'envoler ou plonger sans toucher leur rivage, ils se jetèrent à genoux, étendirent les mains, et, suppliants, invoquèrent la protection des génies de l'eau.

— Tu le vois, dit Evenor à Leucippe, ils nous appellent et nous reconnaissent pour des êtres de leur espèce. Ils parlent, par conséquent, ils pensent, et, par là, ils sont nos frères. Cesse donc de les crain-

dre, et permets-moi d'approcher pour les interroger sur mes parents.

— « Leurs cris m'épouvantent, dit Leucippe. Leur apparence me répugne. Je ne vois point de femmes parmi eux, à moins que ce ne soit celui-ci qui vient à nous en s'enfonçant dans l'eau jusqu'à la poitrine, et dont la figure paraît plus douce que celle des autres. Approchons-nous, car je vois qu'il ne sait point nager, non plus que les autres qui le suivent en tremblant.

Laissons-le monter sur notre cygne (Leucippe elle-même appelait ainsi la barque ouvrage d'Evenor), et sachons ce qu'ils nous crient; sachons ce que nous avons à craindre ou à espérer de leur rencontre.

Evenor céda au désir de Leucippe. Il tendit une de ses rames au jeune Ops, qui s'efforçait de l'atteindre et qui, aidé par lui, monta sur le cygne. Les autres, encouragés par son exemple, l'eussent suivi, au risque de faire sombrer la légère

embarcation ; mais Évenor l'éloigna d'eux rapidement, tandis que Leucippe, se levant de nouveau à la proue et les repoussant tous d'un geste plein d'autorité, les remplit d'une terreur superstitieuse. Ils regagnèrent la rive, regardant et parlant tous avec agitation. De ce moment, Mos ne fut plus pour eux qu'un faux prêtre, adorateur d'un faux dieu. Le véritable esprit, c'était le cygne ; l'homme et la femme qu'il portait étaient ses oracles, et Ops qui l'avait annoncé et que l'on voyait seul accueilli par lui, était l'élu du ciel et le prophète de la tribu errante.

Ce n'était point par l'effet d'une divination supérieure que ce jeune homme avait révélé l'apparition qui tout-à-coup venait confirmer sa parole. La nuit précédente, couché seul sur le sable de la mer, il eût pu voir, à la clarté des étoiles, le cygne cingler sur les vagues et s'arrêter à l'embouchure de la rivière. Là, tandis qu'Evenor amarrait son esquif pour passer la nuit au rivage, avant de s'engager dans les eaux fluviales, Leucippe était descendue à terre, et hasardant quelques pas sur cette rive inconnue, elle avait passé, sans le voir, auprès

d'Ops endormi. Le sommeil des sauvages est méfiant et léger. Ops avait été réveillé par les pas de Leucippe Il avait vu ses traits éclairés par la lune, et, immobile de surprise et de ravissement, il avait pu la contempler un instant. Mais elle s'était éloignée et comme évanouie dans l'ombre, et, rejoignant son époux, elle avait chanté l'hymne du soir d'une voix lointaine, douce comme la brise.

LE CULTE DU MAL.

(*Suite.*)

Le Culte du mal.

(*Suite.*)

C'était ces paroles d'amour et de bénédiction qu'Ops avait recueillies comme un oracle ; c'était cette suave figure qu'il avait entrevue. Il s'était levé pour la cher-

cher, pour la voir encore et l'entendre de plus près. Mais le chant ayant cessé, les époux s'étant endormis dans la barque cachée sous les saules, Ops avait cherché en vain, et, persuadé qu'il avait été visité en songe par une vision délicieuse, il était venu au rendez-vous des exilés, décidé à rendre compte de la révélation qu'il croyait posséder.

Evenor dirigea la barque vers la rive opposée à celle d'où Ops était venu

vers lui, et, contemplant son visage doux et bouleversé d'émotion, il lui demanda son nom et celui de sa tribu.

Croyant parler à un dieu, Ops, qui, du moment où il était monté dans la barque, s'était tenu tremblant sans oser lever les yeux sur lui et encore moins sur Leucippe, lui répondit d'un ton suppliant et respectueux :

— « Mon nom, tu le sais, esprit des eaux,

esprit secourable et bon ! Je suis Ops, le plus jeune des exilés de la tribu errante. Tu dois connaître nos infortunes à tous, et les miennes particulièrement, puisque tu daignes m'attirer jusqu'à toi sur le dos du cygne magique. Veuille me pardonner l'état misérable où tu me vois. Je devrais venir à toi les mains pleines d'offrandes ; mais je ne possède rien, et cette sombre forêt est inclémente pour les hommes. Considère, ô esprit des eaux, que je suis à peine sorti de l'adolescence, et que j'ai été entraîné par la crainte plus que par la méchanceté, à quitter ma famille et la

tribu des hommes anciens. Nous avons été ingrats, mais nous ne leur avons point fait de mal; tout le mal a été pour nous, puisque nous leur avons laissé les régions supérieures du plateau où la terre produit des fruits et nourrit des animaux doux en grande abondance, pour venir bâtir, à la limite des rochers, une ville pauvre, sur un sol maigre où il nous a fallu vivre de chair et de sang...

— Ainsi, dit Evenor, que le nom du

jeune homme avait fait tressaillir, les hommes du plateau sont restés heureux et tranquilles du côté des biens de la terre; mais ils ont vu partir tous leurs enfants mâles, et maintenant ils sont tristes et délaissés? D'où vient donc, fils cruels, que vous avez abandonné ainsi vos mères et que vous vivez sans sœurs et sans épouses au fond des bois? Et toi qui me parles, n'avais-tu pas une mère tendre entre toutes les autres, et ne crains-tu pas que ton absence ne lui donne la mort? »

Ops, croyant que l'esprit irrité interrogeait sa faute dans son cœur, raconta toute l'histoire des trois tribus, en accusant sa propre faiblesse, mais en se défendant avec sincérité d'avoir jamais pris part aux fureurs de la tribu errante et au culte de l'esprit du mal.

Quand Evenor connut toutes ces choses, il interrogea plus particulièrement Ops sur ses parents; puis, s'adressant à Leucippe dans la langue des dives, il lui dit :

— Tu as entendu, ô ma chère Leucippe, comme les hommes sont devenus insensés et malheureux. Regarde cet adolescent, que je n'ose encore presser dans mes bras; plains-le, et aime-le comme ton frère, car il est le mien : il est le fils de mon père et de ma mère, et je ne puis me fier à lui! Hélas! pourrons-nous-ramener à Dieu le cœur de ces exilés qui errent misérables et privés d'amour? C'est peut-être ainsi que je fusse devenu, même dans le beau jardin d'Eden, si Dieu ne m'eût permis de te rencontrer, ô ma bien-aimée! L'absence de la femme est pour l'homme la mort de

l'âme. Mais le malheur a développé chez ceux-ci le besoin d'invoquer la toute-puissance, et quoiqu'ils l'invoquent précisément sous les attributs qui lui sont contraires, la haine et la vengeance, ils sont peut-être plus faciles à ramener et à éclairer que ceux de la nouvelle tribu sédentaire. Je vois bien que Mos est un esprit troublé et qu'il s'est fait le prêtre de la folie; mais Sath, qui s'est fait, par la violence envers ses semblables et le mépris des choses célestes, le prêtre de l'indifférence, sera peut-être plus fatal à sa race.

— Je le crois comme toi, dit Leucippe, mais je redoute les premiers moments que nous allons passer parmi ces hommes égarés. Puisqu'ils croient à un pouvoir supérieur à la force humaine, et que ton frère nous invoque comme des esprits secourables, ne te hâte pas de les détromper, et crains que s'ils me connaissent pour une mortelle semblable à eux, quelqu'un d'entre eux ne veuille m'arracher à toi. »

Cette crainte fit frémir Evenor.

— « Hélas ! dit-il, est-ce ainsi que je de-

vais retrouver les hommes de ma race? Et ces frères que je croyais pouvoir presser dans mes bras avec transport après une si longue absence, sont-ils donc des ennemis et des fléaux que je dois redouter plus que les flots de la mer et les monstres de l'abîme ! O Téleïa, si tu avais prévu de tels dangers pour ta fille adorée, l'aurais-tu poussée à les affronter avec moi?

— Conduis-moi dans ta tribu auprès de tes parents, reprit Leucippe. Là, tu ensei-

gneras aux hommes jeunes qui y sont restés, l'art de naviguer sur les eaux. Alors, nous repasserons ce fleuve avec eux, et nous viendrons chercher ceux-ci, pour ramener leurs âmes et leurs corps égarés dans le désespoir et la solitude.

— La prudence conseille ce parti, répondit Evenor, et pourtant le devoir me défend d'abandonner ces hommes qui se disposent à aller égorger leurs frères, si je ne réussis pas à les en détourner. Tiens,

Leucippe, allons les trouver ; je descendrai sans toi sur le rivage avec Ops. Toi, tu te tiendras à portée de fuir s'il m'arrive malheur. Tu reprendras la mer, que tu sais maintenant affronter aussi bien que moi-même, et tu iras dire à la dive : Evenor nous attend maintenant dans un monde meilleur, car il a fait son devoir dans celui-ci.

— Non, je ne fuirai pas, dit Leucippe. Puisque tu abandonnes ta vie au devoir,

j'abandonne la mienne aussi. Donne-moi un de ces dards avec lesquels tu as tué la première biche dans l'Eden. Je ne crains rien des hommes : je saurai me tuer avant de devenir leur proie. »

LA FAMILLE.

XI

La Famille.

Cependant, Evenor et Leucippe jugèrent prudent de remonter dans leur barque jusqu'à un îlot voisin, séparé de la tribu errante par un canal étroit et profond. De

là ils pouvaient converser avec elle et fuir facilement en cas d'hostilité.

Ils abordèrent à cet îlot ombragé par le côté opposé aux regards des exilés, et la barque, cachée dans les roseaux, ne put être examinée de trop près. Ce fut une heureuse inspiration, et l'oiseau magique que ces hommes crédules n'avaient pas encore compris, conserva son prestige et assura l'autorité du couple divin parmi eux.

Quand les exilés, remontant aussi le rivage, furent en face de l'île, Evenor leur dit d'un ton sévère :

— « Lequel de vous est Mos, qui se prétend inspiré de l'esprit, et qui vous a révélé l'existence d'un pouvoir appelé le méchant, le cruel et l'implacable ? »

Mos s'avança, désigné et forcé par les

autres à montrer son visage couvert de honte et de dépit.

— « C'est moi, dit-il, qui ai vu cet esprit en rêve et qui ai reçu de lui les ordres que j'ai transmis à mes frères ! Si tu es ce même esprit, revêtu d'une forme plus douce et porteur de paroles plus belles, je suis prêt à te rendre hommage. Je vois à tes armes brillantes, faites d'une matière inconnue, que tu nous apportes la guerre. Donne-nous donc à tous des armes comme celles-

ci, et guide-nous au combat. Vous le voyez, ajouta-t-il en se tournant vers les exilés, vos sacrifices ont été accueillis, et voici qu'un Dieu vient à vous, non plus terrible et hideux comme il m'apparaissait dans sa colère, mais souriant et propice, tel qu'il est devenu depuis que, par nos hommages et l'offrande de mon sang, nous avons su l'apaiser.

— Mos, reprit Evenor, tu es plus rusé dans ton délire que je ne l'aurais imaginé.

Mais détrompe-toi et hâte-toi de détromper ces hommes égarés par toi dans le rêve d'un culte impie. Ce n'est pas l'offrande du sang qui m'attire et me décide à venir à vous. »

Et il ajouta, en leur montrant Ops, qui était à ses côtés :

« C'est la parole douce de cet enfant,

que je consens à instruire, afin qu'il devienne votre conseil et votre guide. Quant à toi, Mos, nous t'instruirons aussi pourvu que tu le désires sincèrement et que tu reconnaisses ton erreur, car tu as été la dupe de tes songes, et l'esprit méchant que tu as révélé n'a jamais existé qu'en toi-même. »

L'arrêt d'Evenor fut accepté au delà de ce qu'il avait souhaité, car les exilés, indignés contre Mos, voulurent le frapper

et le chasser d'au milieu d'eux. Mais Evenor ne voulait pas inaugurer sa révélation par des actes de violence. Il commanda qu'on le laissât tranquille, et comme il avait peine à calmer leurs esprits, il leur dit :

— « Je vous abandonnerai, si vous ne respectez pas la vie et la liberté de cet homme, car je le mets sous la protection de la fille du Ciel. Ecoutez, hommes de douleurs et de ténèbres : Cette femme est

un être consacré par la parole divine. Elle a été élevée et instruite par un esprit supérieur, par une dive, héritière des secrets de la race illustre qui posséda la terre avant nous. J'ai été, comme elle, initié et consacré par la notion divine et par l'hyménée religieux, dans le beau jardin de l'Eden, un lieu splendide où la terre est toujours fleurie et l'air toujours pur, mais qui n'est accessible aujourd'hui qu'aux élus du ciel. Respectez donc cette femme comme un gage d'alliance entre le ciel et vous; écoutez sa parole inspirée, et qu'elle même vous dise

pourquoi elle pardonne à ce coupable et vous commande de lui pardonner.

— Qu'elle parle, s'écrièrent les exilés, que la femme parle, et nous l'écouterons comme toi-même.

Alors Leucippe, faisant un effort sur sa timidité méfiante, leur dit en désignant Mos vaincu et atterré :

— « Cet homme a subi le mal du désespoir, et s'il vous a trompés, c'est parce qu'il s'est trompé lui-même... Il a cru trouver votre salut dans sa pensée, et maintenant il voit qu'il vous eût conduits à votre perte et à la sienne ; car les libres sont plus forts et mieux défendus que vous, et à présent qu'ils ont épousé des femmes, c'est par eux seuls que ces femmes doivent être gardées et protégées. Ils n'ont eu, dans le principe, d'autres droits sur elles et sur vous que celui de la force. Vous avez reconnu que ce droit était inique. Comment pourrait-il devenir légi-

time entre vos mains plus qu'il ne l'est dans les leurs? Est-ce par la violence que vous réparerez la violence et par le mal que vous détruirez le mal? Cessez donc d'être jaloux de la possession de ces femmes qui sont devenues impures si elles ont cédé sans rougir à la brutalité de vos aînés, et qui le seraient encore plus si elles cédaient maintenant à la vôtre. Ce n'est pas dans le sang et dans la fureur que Dieu consent à bénir l'amour : c'est dans l'innocence et dans la liberté des âmes. Songez donc à retourner dans la tribu de vos pères et à leur demander le pardon de votre fuite

et la bénédiction de vos mariages. Les vierges pures sont restées auprès d'eux, d'autres ont eu la sagesse et la fierté d'y retourner, aimant mieux vivre sans époux et sans enfants que sans respect et sans amour. Allez donc faire oublier votre folie. Lavez sur vos corps ce sang des animaux dont vous êtes couverts, et que vos mains se dessèchent plutôt que de jamais verser le sang humain. Renversez votre autel impie, ou consacrez-le par un nouveau culte avant de l'abandonner, afin que si vos enfants se répandent de nouveau quelque jour dans ces forêts sau-

vages, ils puissent dire : C'est là que nos pères ont été réconciliés avec le ciel. »

La parole d'Evenor avait été accueillie avec soumission ; celle de Leucippe le fut avec enthousiasme. Sa beauté exerçait un prestige irrésistible, et malgré l'égarement de ces hommes, elle dominait leurs instincts par la céleste chasteté qui émanait de son regard et de son attitude. Bien qu'Evenor, répugnant au mensonge, leur eût dit qu'elle appartenait à leur race, ils

voyaient en elle un esprit si réellement supérieur à eux, qu'ils se sentaient forcés au respect et même à la crainte. Mos lui-même, quoique dépossédé de son influence, était ému, et son exaltation changeait de but et de nature.

LA FAMILLE.

(*Suite.*)

La Famille.

(*Suite.*)

— « Fille du ciel, dit-il en se prosternant devant Leucippe, nous sommes prêts à t'obéir, car, pour que tu nous commandes de repasser le fleuve qui nous sépare de

la tribu des anciens, il faut que tu aies le ecret merveilleux de détourner ces eaux ou d'arrêter sa course; à moins que le cygne divin ne consente à nous porter sur son dos jusqu'à l'autre rive !

— Le cygne obéit aux hommes de bonne foi et de bonne volonté, répondit Evenor ; mais, avant que je lui commande de vous prêter son secours, je veux connaître davantage vos bonnes résolutions. Nous ne consentirons pas à

conduire à la tribu de vos pères des fils indociles et grossiers, toujours prêts à croire aux prodiges et ne comprenant les lois de l'esprit que par des preuves matérielles. Recueillez-vous donc et priez. Priez celui que vous ne connaissez point de se faire connaître, non pas à vos yeux qui ne le contempleront jamais que dans ses œuvres, mais à vos cœurs qui peuvent devenir dignes de le comprendre. Nous descendrons demain parmi vous, et si nous vous retrouvons fidèles à nos enseignements, bientôt nous vous guiderons nous-mêmes vers vos familles délaissées. »

Les exilés étaient si consolés et si ravis qu'ils promirent tout ce qu'Évenor souhaitait. Il exigea d'eux qu'ils iraient sur l'heure renverser leur autel ou le préparer pour un nouveau culte. — « Faites, leur dit-il, ce que votre esprit vous conseillera pour une cérémonie agréable au vrai Dieu ; c'est à vos préparatifs que nous connaîtrons si votre régénération peut être accomplie par nous. »

La tribu errante s'éloigna donc du rivage. Évenor et Leucippe allèrent

passer le reste du jour sur la rive opposée avec le jeune Ops qu'ils commencèrent à instruire et qu'ils trouvèrent docile à l'inspiration et porté à l'étude des choses divines. Le lendemain, avant le jour, ils abordèrent du côté de la tribu et, guidés par Ops, ils virent l'autel barbare où Mos avait institué son culte diabolique. Ils le trouvèrent paré de branches et de fleurs. Les ossements des victimes avaient disparu, et bientôt on entendit les fanfares des exilés qui s'essayaient sur leurs trompes à des accents joyeux, en s'appelant les uns les autres.

Leucippe dit alors à son époux :

— « Il faut à ces hommes des signes extérieurs et des cérémonies religieuses. La divine Téleïa n'a pas voulu nous enseigner son culte : elle nous a dit de demander à notre cœur les formules d'adoration qui conviennent à notre nature. Prions donc, pour que Dieu nous inspire celles qui nous mettront en rapport avec la simplicité de ces hommes avides de s'éclairer. Vois, comme ils ont déjà compris, par l'emploi

de ces fleurs, que la grâce et la beauté de la nature sont les ornements du vêtement de l'éternel Créateur ! »

Evenor et Leucippe montèrent au faîte de l'autel pour l'examiner : mais bientôt ils se virent entourés par les exilés pleins de ferveur qui leur demandaient, en tendant les mains vers eux, d'offrir pour eux le sacrifice au Dieu inconnu dont ils devaient révéler le mystère.

Mos vint le dernier; après quelques hésitations il avait résolu, autant par conviction que par un secret besoin de conserver son initiative, de profiter ardemment de la lumière nouvelle. Il s'adressa donc à Leucippe et lui dit :

— « Fille du ciel, tu ordonnes sans doute que je monte avec toi sur l'autel pour t'aider à le consacrer. Voici que je t'apporte les offrandes : deux colombes, sym-

bole de douceur, et dont le sang pur ne peut qu'être agréable à la divinité que tu sers. »

Evenor se baissant, prit les colombes et les présenta en souriant à Leucippe, qui les tint dans ses blanches mains contre sa poitrine.

— « Moi, dit-elle, je vois que tu t'es

efforcé de méditer nos paroles, mais tu ne les as pas encore comprises, et tu n'es pas encore assez purifié toi-même pour venir avec nous purifier l'autel. Tu persistes à croire que notre Dieu veut du sang et qu'il se plaît aux convulsions de l'agonie de ses créatures. Sache le contraire. La moindre de ces créatures lui est précieuse, et c'est un crime de l'immoler sans nécessité. Mais je ne méprise point ton offrande, et voici comment il faut la rendre agréable à Dieu : »

En parlant ainsi, Leucippe éleva ses

mains vers le ciel, et, en les ouvrant, elle laissa envoler les deux colombes.

— « Comprenez le sens de cette action, dit Evenor aux exilés muets d'étonnement. Les animaux de la terre vous ont été donnés pour vos besoins et non pour des jeux cruels et des symboles meurtriers. Si vous croyez que le ciel exige de vous des sacrifices, vous avez raison. Il veut celui de vos instincts farouches, de votre

orgueil et de vos ressentiments. Ce que vous représentez dans vos fêtes religieuses doit n'être que l'expression figurée de votre soumission et des instincts généreux qu'il reclame de vous. Offrez lui donc, non la mort et l'oppression d'aucun être, mais la liberté et la vie qui sont l'expression passagère de son action incessante dans l'univers. »

Evenor et Leucippe, se voyant écoutés avec émotion, commencèrent alors, tour

à tour, à instruire leurs frères. Ils leur révélèrent ce qu'ils savaient de la nature de Dieu, de son unité et de sa loi d'amour et de bonté étendue à tous les mondes de l'infini, et à toutes les créatures selon la mesure de leurs besoins relatifs; aux substances animées les conditions de la vie physique; aux substances intelligentes les conditions de la vie morale; aux plantes et aux animaux l'air, le soleil et la terre nourricière pour s'alimenter et se reproduire; aux hommes, tous ces biens sentis et appréciés par une notion supé-

rieure, pour s'alimenter et se reproduire dans le sens matériel et divin.

Ils leur révélèrent aussi, à mesure qu'ils se virent de mieux en mieux compris, la vie éternelle des âmes, les expiations et les récompenses dans le présent et dans l'avenir, l'amour des sexes, basé sur le dévouement, et incompatible avec l'oppression d'un sexe par l'autre; l'amour fraternel, basé sur le respect du bonheur

d'autrui et du dévouement à toute la race, considérée comme famille-mère de toutes les familles particulières ; enfin, tout ce que la dive leur avait enseigné, et qu'ils surent mettre à la portée de ces enfants adultes, par de poétiques symboles et d'ingénieux apologues.

LA FAMILLE.

(Suite.)

La Famille.

Après ces communications solennelles, les deux époux virent qu'ils n'avaient plus rien à craindre de ces hommes, et Evenor, voulant se faire connaître à eux,

leur dit son nom ; alors le jeune Ops, se jetant dans ses bras :

— « O mon frère, s'écria-t-il, ne te souviens-tu donc pas de moi ? de moi qui, malgré mon jeune âge, avais gardé la mémoire de tes traits et m'imaginais te reconnaître sous ceux de quelque divinité bienfaisante ? Hélas ! j'ose à peine te regarder ; car, après les larmes que ta fuite a coûtées à notre mère, je suis cent fois

plus coupable qu'un autre de l'avoir quittée aussi.

— Sois pardonné, ô mon frère, répondit Evenor en le serrant dans ses bras, puisque nous allons porter à ceux qui nous ont donné le jour la consolation et la joie. J'ai le droit de te promettre ce pardon de leur part, car ce n'est pas ma volonté qui m'a éloigné d'eux si longtemps. »

C'est alors qu'Evenor raconta son histoire et donna une nouvelle autorité à son enseignement en révélant l'histoire des dives. Il passa ensuite quelque temps avec Leucippe parmi les exilés ; car, malgré l'impatience qu'il éprouvait de revoir ses parents, il n'osait transporter ces fils coupables sur l'autre rive, avant de les avoir ramenés à la vie d'innocence, avec ces notions de morale et de religion sans lesquelles l'innocence ne pouvait plus suffire à la famille humaine. Les exilés acceptaient sa parole avec ardeur ; la beauté idéale du couple divin, sa douceur dans

la supériorité et sa sagesse dans l'enthousiasme eussent suffi à dominer des âmes neuves, quand même la science, venue des dives, n'eût pas revêtu un caractère merveilleux et un attrait invincible pour l'imagination.

Enfin le moment vint où la barque put transporter par petits groupes les exilés à l'autre bord. Evenor leur ayant fait examiner et comprendre cette invention de l'industrie humaine, l'amarra fortement

dans un endroit convenable; puis on quitta le fleuve et on commença bientôt à remonter les versants du plateau, en évitant de s'approcher du village des libres, dont on craignait les insultes. Evenor, s'étant fait indiquer la position de cet établissement, dirigea sa troupe par le raisonnement et par l'orientation, et, en peu de jours, il revit les cabanes de sa tribu.

Le départ des hommes nouveaux avait

changé l'existence des hommes anciens. Plus de la moitié des familles s'étant trouvées tout à coup privées de leurs membres les plus actifs et les plus énergiques, l'ancienne tendance à l'apathie avait repris son empire. A la douleur des mères avait succédé un redoublement d'amour pour les jeunes enfants ; mais en même temps, une vive crainte de les voir bientôt s'affranchir du joug de l'habitude pour se créer une existence à part, avait instinctivement contribué à entraver leur développement naturel. Les jeunes vierges qui avaient fui et qui étaient revenues,

étaient punies et de leur départ et de leur retour. On les avait accueillies avec joie, mais on ne savait pas leur tenir assez de compte d'une faute rachetée par le repentir et fièrement expiée par le célibat, car les jeunes hommes restés dans la tribu leur avaient préféré celles de leurs compagnes qui ne l'avaient pas quittée, et leur existence était mélancolique, leur attitude chagrine et hautaine. Les jeunes parents se sentaient entraînés vers la nonchalance, lassitude de l'âme, qui s'empare d'autant plus aisément de l'homme qu'il a moins réfléchi et moins souffert. L'inexpérience

a peu de force pour combattre. Les vieillards s'étaient sentis sollicités par l'égoïsme, du moment où une notable portion de leur famille, et par conséquen leur âme, s'était séparée d'eux. Les nouveaux époux, comparant leur sort avec celui des filles vierges, privées d'avenir, et des absents privés de femmes, se disaient naïvement :

— « Nous avons bien fait de rester ici et

de ne nous laisser aller à aucune nouveauté. Les autres sont à plaindre. » Et, en disant cela, ils ne songeaient pas à les plaindre réellement. Enfin, dans la tribu-mère, la virtualité humaine rétrogradait, par suite du trop rapide essor qu'elle avait voulu prendre dans les tribus nouvelles.

Une seule femme avait gardé l'énergie de son cœur : c'était Aïs, la mère d'Evenor. La première parmi celles de sa race,

elle avait souffert et elle avait agi. Pendant des années, elle avait pleuré et cherché son enfant. La fuite de son second fils avait ravivé ses douleurs et elle avait essayé aussi de retrouver celui-là. Elle avait couru après lui, elle avait essayé de franchir le fleuve, elle avait failli y périr. Elle y était retournée déjà deux fois, et elle s'était promis d'y retourner jusqu'à ce qu'elle pût le traverser.

Quand la caravane des exilés parut dans

la plaine, aux rouges clartés du soir, il y eut un cri de surprise dans la tribu. Ce fut une des filles vierges qui l'aperçut la première et qui s'écria :

— « Voici ceux qui ont voulu nous commander et qui, las de vivre sans nous, reviennent maintenant nous parler avec douceur. Mais, si vous m'en croyez, nous n'irons point avec eux une autre fois, et nous les obligerons de demeurer ici avec nous.

Quelques-unes se réjouirent, d'autres s'effrayèrent. Peut-être, disaient-elles, le méchant Sath est-il à leur tête, et ferions-nous bien de nous cacher, pour qu'on ne nous emmène pas malgré nous.

Mais il y en eut qui, ne pouvant tenir à leur curiosité ou à l'impatience d'assurer leur union retardée, coururent ingénûment, quoique tremblantes, à la rencontre des arrivants.

Cependant une femme les devança, une

femme encore belle et agile, quoique ses cheveux eussent prématurément blanchi et qu'elle eût affronté de grandes fatigues. C'était Aïs, qui n'avait jamais passé un jour sans promener, par une douloureuse habitude mêlée d'espoir, ses regards inquiets sur la plaine, avant de rentrer dans sa cabane. Dès qu'elle avait vu paraître la tribu voyageuse, elle s'était élancée, et la voilà qui courait au devant d'Evenor, comme si elle eût été assurée de son approche.

Comme un berger qui ramène son trou-

peau vers le bercail, Evenor marchait le premier, prêtant l'appui de son épaule et de son bras à sa chère Leucippe, un peu fatiguée et penchée sur lui.

Dès qu'il vit accourir sa mère, il la reconnut, non pas à ses traits qui avaient changé et qu'il se rappelait faiblement, mais à l'émotion qu'elle laissait paraître et à celle qu'il éprouvait lui-même ; et avant qu'Ops, qui marchait à ses côtés, lui eût dit :

« C'est elle ! » il s'était écrié en entraînant Leucippe à sa rencontre : « La voilà ! »

Aïs cherchait des yeux son jeune fils, et dès qu'elle le vit, elle ne vit plus que lui. Elle croyait qu'Evenor n'était plus, et elle ne pouvait pas compter sur une double joie, mais dès qu'elle tint Ops serré contre sa poitrine, elle leva les yeux sur le beau couple qui réclamait ses caresses, et, sai-

sie d'admiration et de respect, elle dit : « Voici deux envoyés du ciel qui me ramènent mon fils; qu'ils soient bénis! »

Aïs avait trouvé en elle-même la notion de Dieu, sans autre révélation que celle de la douleur.

— « O ma mère, dit Evenor, tu as deviné

le ciel, et voilà qu'il nous réunit parce que tu n'as pas douté ! »

Aïs tomba sur ses genoux, et, dans une sorte de délire, elle embrassa la terre, disant :

« — O heureux ceux qui naissent et ceux qui meurent ici-bas, puisque des enfants leur sont donnés ! »

Puis, elle contempla Evenor avec ivresse et Leucippe avec adoration, et elle ne pouvait ni leur parler ni les écouter. Elle questionnait Ops sur leur compte, comme si elle les eût pris pour les images d'un rêve, et elle n'entendait aucune réponse. Elle parlait au hasard et disait des mots qu'elle n'entendait pas elle-même. Puis, tout à coup, elle les quitta pour aller chercher son mari et ses filles qui approchaient plus lentement, et, voulant leur dire quelle joie leur arrivait, elle ne put que pleurer.

Pendant qu'Evenor savourait les caresses et les transports de sa famille, les exilés n'étaient pas accueillis par les leurs avec une joie sans mélange. Leur maigreur et leur pâleur que l'on ne s'expliquait point, car, dans cette heureuse région, nul n'avait jamais souffert de la faim et de la fatigue, inspiraient une sorte de crainte, et leurs mères elles-mêmes hésitaient à les reconnaître. Les vieillards s'inquiétaient davantage de leur aspect et se disaient tout bas entre eux :

« Voici du trouble et des agitations qui

nous avaient quittés et qui nous reviennent, quand on commençait à oublier le mal et la peine. »

Evenor vit bien que ces enfants prodigues ne savaient pas expliquer leur repentir, et qu'il fallait les aider à reconquérir l'amour de leurs parents. Il parla en leur nom ; il raconta non pas tous leurs égarements, mais toutes leurs douleurs, et Leucippe, parlant à son tour, acheva d'attendrir les cœurs et de ramener la confiance.

Dans sa propre tribu, malgré sa longue absence et les lumières qu'il y avait puisées, Evenor n'inspira cependant pas l'enthousiasme qui l'avait accueilli chez les exilés. Les imaginations étaient plus froides et l'abondance des biens de la vie ne prédispose pas aux affections exaltées. Excepté dans le cœur de son père et de sa mère, il ne rencontra chez personne une docilité aussi soudaine que celle qui s'était offerte à ses enseignements dans la forêt des sacrifices.

Sans Leucippe, il est à croire qu'il n'eût

acquis aucune influence chez les anciens, enclins, comme tous les hommes sédentaires et satisfaits, à nier ce qu'ils n'avaient pas éprouvé. Mais, Leucippe, d'origine inconnue, Leucippe, plus dive que femme par sa beauté particulière, par le don du chant et par le don du langage élevé et attendri, par son ignorance même des réalités de la vie pratique telle que les hommes l'entendaient, Leucippe enfin, traitée par Evenor avec une adoration respectueuse dont les hommes n'avaient aucune idée dans leurs faciles rapports avec leurs compagnes, revêtit subitement

à leurs yeux un caractère exceptionnel, et quand, pour la première fois, Evenor leur parla des choses divines, ils voulurent adorer Leucippe comme une divinité : « Ne nous trompe pas, disaient-ils ; ta Leucippe n'est point de la même nature que nous. Elle connaît les secrets du ciel, et elle n'est pas née comme toi d'un homme et d'une femme, mais de cette écume des eaux où tu dis qu'une géante l'a trouvée. »

Il fallut bien des jours avant que la ré-

vélation de Téleïa fût acceptée et comprise d'une partie de la tribu sédentaire. Cette notion se répandit plus facilement dans la jeunesse que chez les esprits refroidis par l'âge. Elle était d'ailleurs présentée avec trop d'élévation et de candeur pour s'emparer d'une situation tranquille et d'une ignorance paresseuse. Si Leucippe eût voulu exploiter le prestige qu'elle exerçait, si elle eût consenti à personnifier la puissance suprême et à s'attribuer le don des miracles, elle eût pu en faire; mais sa modestie repoussait toute

imposture, et quand on vit qu'elle ne procédait que par la vérité, on retomba dans l'indifférence.

LE PARADIS RETROUVÉ.

XII

Le Paradis retrouvé.

Evenor voulut en vain initier sa tribu aux découvertes des dives dans l'industrie, dans l'extraction et la mise en œuvre des métaux, et dans l'emploi du bois façonné

par le fer aux divers usages de l'activité humaine. Ses proches parents et ses amis de la forêt maritime étaient les seuls qui cherchassent auprès de lui l'instruction morale et les arts de la pratique. Il eût fallu l'accord de toutes les volontés pour tenter des choses utiles, et ceux de la tribu sédentaire repoussaient généralement tout progrès et toute fatigue. Leucippe enseignait aux femmes et aux sœurs des exilés à broyer, à filer et à tisser les écorces et les tiges filamenteuses. Les autres femmes eussent voulu qu'au lieu de leur donner l'exemple du travail, elle trouvât une re-

cette magique pour leur procurer des ornements semblables à ceux que la dive lui avait donnés et qu'elles s'obstinaient à croire tombés du ciel. Il ne fallut parler à aucun homme ni à aucune femme de la cité primitive, d'apprendre à tracer et à lire les caractères écrits. On demandait que les préceptes fussent des amulettes, et le moindre caillou, doué d'une fausse vertu magique, leur eût été plus précieux que les formules de la vertu praticable.

De son côté, Mos ne sachant pas renon-

cer aux amers triomphes de la vanité, bien qu'il eût reçu d'Evenor la notion divine, et que son intelligence l'eût admise dans une certaine mesure, s'efforça adroitement de ressaisir l'autorité. Il échoua auprès des exilés et de leurs femmes, car ils s'étaient mariés, et, sous l'inspiration d'Evenor et de Leucippe, ils commençaient à sentir les douceurs de l'amour vrai. Ils avaient changé leur nom d'exilés en celui de *réconciliés*.

Mos, ne pouvant rien sur eux, s'adressa

aux anciens, et, en même temps qu'il leur parlait des puissances occultes, il flattait l'instinct superstitieux en expliquant les rêves et en inventant des pratiques secrètes d'invocation, consistant en actes extérieurs, et non en efforts de la conssience et de la volonté. Ce culte convenait mieux à leur paresse princière que le travail de la pensée, et il eut de nombreux adhérents. Mos, redevenu plus heureux, avait abjuré les rites sanguinaires. La religion douce apportée par les élèves de la dive lui ouvrait une nouvelle source d'enthousiasme, car il était de nature mys-

tique; et, ainsi qu'il arrive souvent chez les hommes de cette trempe, il savait allier une foi sincère à un grand orgueil et à de certaines hypocrisies.

Evenor vit donc que l'influence de la pure vérité ne pouvait s'étendre sur tous les hommes à la fois, et qu'il fallait aux uns des idées, aux autres des figures, à d'autres enfin des faits. Il se soumit d'abord avec douceur à la résistance des divers instincts,

estimant sa tâche assez grande s'il pouvait faire quelques disciples parmi ses semblables; mais, peu à peu, la guerre jalouse que Mos, tout en exploitant et en altérant les précieuses notions qu'il avait reçues de lui, faisait sourdement à son apostolat, attrista son âme, et il se retrouva vis-à-vis de lui-même comme au temps de son enfance où il avait souffert dans son orgueil et dans le sentiment de sa supériorité. Il était homme, et rien n'est plus difficile à l'homme que de distinguer l'amour ardent du prosélytisme de l'estime ardente de soi-même.

Il avoua son affliction à Leucippe, et, un jour qu'ils en parlaient ensemble, lui se livrant à quelque amertume de cœur, elle le plaignant avec la complaisance un peu aveugle de l'amour, leurs pas se dirigèrent assez loin des cabanes, vers un endroit où Evenor s'arrêta tout-à-coup, frappé d'un vif souvenir, et s'écria : « O ma chère Leucippe, c'est ici qu'il y a déjà bien des années je vins pleurer seul la résistance de mes jeunes compagnons à mon initiative. J'avais voulu, ma mémoire ressaisit à présent ce détail, établir l'égalité de droit dans nos jeux, et faire que les plus robustes

n'eussent pas plus d'avantage que les plus faibles dans le partage des amusements. Je ne fus point écouté; je restai seul, triste et irrité. Je m'absorbai dans ma souffrance intérieure; je laissai passer les heures; puis je voulus revenir et je m'égarai. Je n'ai jamais su comment j'étais entré dans l'Eden, ni le temps qu'il m'avait fallu pour en approcher; car une fièvre et une ivresse s'étaient emparées de moi. Mais Téleïa nous l'a dit : Du côté des montagnes, l'Eden est bien près des établissements des premiers hommes, tandis que,

par la mer, il nous a fallu plusieurs journées pour atteindre l'embouchure du fleuve, seul endroit accessible de la côte. Il me semble que si nous faisions quelques pas de plus, nous apercevrions les dernières élévations du plateau et les sommets bénis de nos montagnes de l'Eden.

— Oh! si je le croyais, dit Leucippe, cette vue calmerait mon âme blessée de ta blessure, et la pensée que je suis plus

près de ma mère chérie m'aiderait peut-être à supporter la longueur de notre séparation. »

Ils marchèrent tout le reste du jour ; ils dormirent sous les ombrages, et, le lendemain, ils reconnurent les cimes sublimes des montagnes d'Eden, dont ils suivaient la base abrupte et impénétrable, avec une émotion ardente et presque désolée. —

Ah ! que ces oiseaux sont heureux ! disait Leucippe en regardant les aigles tournoyer comme des points noirs à peine saisissables au-dessus des crètes blanchies par l'aube ; d'où ils sont, ils voient notre jardin des délices, notre belle et chère demeure, et peut-être notre divine Téleïa cultivant nos fleurs et faisant manger dans sa main nos biches favorites. »

Le bruit d'un torrent attirait leurs pas ;

Evenor, devançant sa compagne, reconnut l'ancienne brèche fermée par le tremblement de terre. De ce côté, elle était facile à escalader. Il pria Leucippe de l'attendre, et bientôt elle entendit un cri de surprise et de joie. Evenor, caché dans les rochers, reparut et lui dit des paroles que l'éloignement ne lui permit pas de saisir. Impatiente, elle gravit hardiment jusqu'à lui et le vit occupé à entailler la montagne avec sa hache. La roche, tendre et friable en cet endroit, avait cédé à l'effort des eaux et s'était trouée; Evenor

élargissait l'ouverture avec ardeur, se disant que si le bloc était partout de même nature, quelques heures de travail lui suffiraient peut-être pour s'y creuser un passage.

Tandis qu'il s'y passionnait, Leucippe alla lui chercher des fruits pour étancher sa soif, et comme elle suivait avec précaution la corniche du rocher pour approcher d'une touffe de fraisiers, elle vit

une ouverture plus large et antérieure au travail des eaux, d'où la terre et les graviers s'étaient détachés récemment. Elle y entra et, en peu d'instants, elle aperçut l'Eden. Alors elle revint, essoufflée et triomphante, vers son époux. Laisse-là ce travail, lui dit-elle ; une porte s'est ouverte d'elle-même depuis notre départ. Bénissons le ciel qui nous a permis de la trouver !

LE PARADIS RETROUVÉ.

(Suite.)

Le Paradis retrouvé.

(Suite.)

Plusieurs saisons s'étaient écoulées déjà depuis que les époux avaient quitté leur solitude, et il leur semblait que c'était des années, car le temps se mesure aux émo-

tions plus qu'à la durée. Traverser l'Eden fut pour eux comme un rêve. Leucippe volait plus qu'elle ne marchait, et elle ne s'arrêta pas un instant pour regarder sa cabane. Elle cherchait sa dive bien-aimée, et quand elle arriva au Ténare, inquiète, haletante, elle se sentit faiblir, comme au pressentiment d'un grand malheur. Evenor la soutint pour entrer dans la grotte. La grotte était déserte. Le lit de peau d'ours était dérangé et traînant. La louve apprivoisée par Téleïa s'en était emparée et y nourrissait ses petits. Elle gronda d'a-

bord, puis, reconnaissant Leucippe, elle vint ramper à ses pieds.

— « Oh ! ma mère n'est plus, s'écria Leucippe, et je n'ai pas recueilli son dernier souffle ! Malheur à moi ! malheur à notre exil sur la terre des hommes ! »

Elle se traîna jusqu'aux rochers de la

Solfatare et y pénétra, oubliant la défense que Téleïa lui avait faite autrefois d'en approcher, et, ne songeant plus qu'à retrouver les restes de cette mère chérie. Des vapeurs suffocantes sortaient de l'abîme, et Evenor arrêta sa femme avec effroi en la voyant pâlir et perdre la respiration.

— « J'irai, lui dit-il; au nom du ciel, reste ici. »

En ce moment, des hurlements plaintifs se firent entendre, et les chiens de la dive, sortant du gouffre, vinrent, comme avait fait la louve, caresser tristement Leucippe.

— « Viens, dit Leucippe à son époux. Puisque ces animaux fidèles ont pu braver l'air embrasé de ces cavernes, nous le pouvons, nous qui avons la volonté, et s'ils

sont là, c'est que, morte ou vivante, celle qu'ils aiment y est aussi. »

Ils pénétrèrent dans les cavernes et y trouvèrent la dive étendue sur une cendre blanchâtre, éclairée par les livides reflets d'un jour bleu dont le foyer ne semblait être nulle part. En approchant davantage, ils virent que ce pâle rayonnement émanait d'elle, et ils contemplèrent son visage immobile et ses yeux éteints. Leucippe la

crut morte, et, sans éprouver ni terreur ni dégoût, elle s'agenouilla pour baiser son front glacé et poli comme celui d'une statue de marbre, tandis qu'Evenor interrogeait la raideur de ses mains, qui semblaient s'être pétrifiées.

La Dive respirait encore. Elle ne fut pas ranimée par le baiser de Leucippe, mais elle le sentit dans son cœur, car tout son corps était paralysé par l'action d'une

mort qui se présentait avec des phénomènes particuliers, étrangers à la race humaine. Sans faire un mouvement et sans essayer seulement un regard, elle parla ; elle parla d'une voix qui n'avait plus de timbre et qui ressemblait au clapotement des eaux souterraines :

— « Que Dieu est bon ! dit-elle. Il permet que mes enfants bien-aimés viennent me

benir à ma dernière heure! Leucippe, je ne te vois plus; Evenor, je ne puis plus t'entendre; ne me parlez pas, ne touchez pas à mon corps, il n'est plus : il est tout enseveli, car il est bien où il est. Mon âme seule vous parle, écoutez-la. Dans un instant elle sera dans un plus bel astre. Elle n'est encore ici que parce qu'elle vous attendait. Elle sait ce que vous avez fait depuis notre séparation, car, grâce au divin prodige de la mort, elle voit pour un instant dans le temps et dans l'espace. Votre mission n'est pas finie. Elle va se

décider. Retournez d'où vous venez. Vous y êtes nécessaires, et vous devez y rester tant qu'il vous sera possible ; mais ne vous affligez pas : bientôt vous serez dans l'Eden avec une tribu docile et choisie que vous ne devez jamais abandonner. Oui, c'est là, dans l'Eden que Dieu récompensera votre soumission en bénissant votre hyménée ; c'est là que des enfants naîtront de vous. A présent, adieu!... Croyez! je vois... Espérez! je saisis.... Aimez-vous! Dieu nous aime... Je vous bénis... O liberté! le lien se brise, la vie

m'appelle, la mort me quitte... J'entends des voix lointaines... Mes enfants!.. ah! les âmes sont bien heureuses quand elles quittent cette prison du corps !... A présent, sortez et ne revenez plus, car un grand mystère va s'accomplir. Allez! »

Elle cessa de se faire entendre. Evenor et Leucippe étaient frappés de stupeur, car elle avait parlé sans que ses lèvres fissent aucun mouvement, et même

sa voix ne semblait pas sortir d'elle, mais planer au-dessus d'elle. Le rayonnement qui l'enveloppait pâlit et se dissipa. La caverne rentra dans les ténèbres. Les chiens, qui se tenaient à l'entrée, s'enfuirent en hurlant. Evenor emporta Leucippe, qui, dans cet air lourd et brûlant de la bouche volcanique, avait perdu connaissance. Il la porta jusque dans l'Eden, et c'est là seulement qu'elle put pleurer, sur le sein de son époux, la dive qui l'avait tant aimée.

Elle voulait retourner auprès de son cadavre, mais Evenor lui rappela qu'en d'autres temps Téleïa leur avait ordonné, dans le cas où elle serait surprise par la mort, de la porter dans la caverne du Ténare, où elle voulait être abandonnée à l'action dissolvante de cette étuve naturelle où s'était consumée la poussière de ses parents, de son époux et de ses deux enfants.

Evenor, à genoux près de sa chère Leu-

cippe dans la cabane de l'Eden, lui rendit le courage par l'effusion de sa tendresse sans bornes. Il lui demanda pardon du mouvement de faiblesse et d'égoïsme qu'il avait eu la veille et qu'il sentait maintenant indigne d'elle, indigne de la sagesse enseignée par Téleïa, et indigne de lui-même.

— « Partons, lui dit-il, retournons vers

nos frères, et, que la dive ait prophétisé ou rêvé le sort qui nous est promis, accomplissons jusqu'au bout, avec patience, la tâche qui nous est confiée. S'il m'arrive encore, homme faible et vain que je suis, de prendre la souffrance de mon orgueil pour la sainteté de ma mission, rapelle-moi, Leucippe, que j'ai été appelé du nom de fils par la plus céleste des dives, que j'ai reçu d'elle la lumière de l'amour et obtenu de toi l'amour de la plus céleste des femmes. Si, en songeant à tant de gloire et de bonheur, je manque

de patience avec les hommes de ma race, menace-moi de la sévérité du ciel, car j'aurai mérité d'expier ma folie et mon ingratitude. Mais non! ceci n'arrivera point, car je sens que dois maintenant m'élever au-dessus de moi-même. Ma confiance dans la suprême sagesse de Téleïa me rendait peut-être paresseux à me combattre. Si je tarde à montrer de la force et de la vertu, me disais-je, elle en aura pour moi et réparera, dans le cœur de ma bien-aimée Leucippe, le tort que je m'y serai fait par ma faiblesse.

A présent, Leucippe, si j'ébranlais ta foi par mes doutes, et ton courage par mes abattements, qui donc te consolerait dans cette détresse que partagerait ton amour? quelle main essuyerait les pleurs que tu verserais en secret, en essuyant mes pleurs indiscrètes et lâches? Il te faudrait donc à ton tour, comme Téleïa, avoir de la force pour deux; et moi, je te laisserais porter un double fardeau? Non, non! Je veux et je dois être désormais plus que ton frère et plus que ton époux; je veux être le père et la mère

que les flots t'ont ravis, et si je ne puis te donner les trésors de science divine que possédait la dive adorée, je veux, du moins, te rendre sa tendresse délicate et son dévouement maternel.

— O le bien-aimé de mon âme, dit Leucippe, pardonne-moi, à ton tour, le déchirement de mon cœur. Tu le vois, c'est moi qui suis faible, puisque j'ai tant de

larmes pour ma dive, quand je ne devrais songer qu'à consoler ta propre douleur, aussi grande, aussi profonde que la mienne. Est-ce donc ainsi qu'elle m'avait appris à t'aimer, elle qui me disait sans cesse: « Nos propres douleurs ne sont rien en comparaison du mal qu'elles font à ceux qui nous chérissent! Tuons donc en silence nos propres peines et soyons-en consolés par la joie de les leur avoir épargnées! A ton tour, Evenor, il faudra me rappeler l'exquise tendresse de la dive, quand je penserai trop à elle sans

m'occuper des regrets que je réveillerai dans ton cœur. Ne m'a-t-elle pas dit en te donnant à moi : « Voici ton père et ta mère dans ton frère et dans ton époux ? »

LE PARADIS RETROUVÉ.

(*Suite.*)

Le Paradis retrouvé.

(*Suite.*)

Evenor et Leucippe quittèrent l'Eden, suivis des chiens de Téleïa, qui ne voulaient plus les quitter, et ils furent, dès le lendemain, de retour à la tribu.

Une grande agitation y régnait. Sath et une partie considérable des hommes forts de sa tribu y étaient revenus, non dans le désir de se réconcilier avec les anciens ni avec les exilés, mais avec la tentation de les déposséder de cette région, la plus fertile et la plus saine du plateau, à moins qu'ils ne voulussent subir tous les caprices de leur despotisme. Ces hommes, qui s'intitulaient les libres, ne comprenaient la liberté que pour eux-mêmes. Celle des autres ne leur était rien, et l'esprit de caste s'était emparé

d'eux à ce point, qu'ils avaient cherché les exilés dans la forêts maritimes avec le projet de les employer à leur service, de les faire chasser pour eux, de les nourrir et de les loger à leur guise, en un mot, de les réduire en esclavage. Tel était le résultat de l'énergie sans cœur et de l'activité sans lumière de leur chef, le redoutable Sath.

Une raison plus personnelle encore

avait déterminé celui-ci à venir poursuivre les exilés jusque dans la tribu des anciens. Il avait perdu sa femme ; elle était morte par suite de ses mauvais traitements. Il n'avait osé exiger d'aucun de ses hardis compagnons le sacrifice de son amour, et il comptait trouver dans la tribu une vierge encore libre, ou une épouse mal défendue.

La plupart des réconciliés, enseignés et

inspirés par Evenor et Leucippe, s'étaient comportés avec tant de sagesse depuis leur retour, que les anciens crurent pouvoir accueillir les libres avec confiance. Mais depuis deux jours qu'ils étaient là, déjà les libres parlaient en maîtres, déjà Sath exigeait qu'on lui livrât la jeune Lith, la seule fille de la tribu qui attendît encore le jour de son union. Elle était naturellement fiancée à Ops, qui était le dernier des jeunes gens à marier, les convenances de l'âge ne comportant pas de meilleur choix réciproque, et les deux adolescents

s'étant promis l'un à l'autre. Lith éprouvait en outre pour Sath une vive répugnance, et ses parents, effrayés, alléguèrent qu'elle n'était pas encore nubile. Mais Sath ne tenait point compte de leur refus et se préparait à enlever la jeune fille, lorsque Evenor, à peine rentré chez sa mère, fut adjuré par cette famille alarmée et par celle d'Ops, qui était la sienne propre, de leur venir en aide.

Evenor se rendit auprès de Sath, suivi

de Leucippe, qui ne voyait pas sans terreur cette conférence, mais qui se tint dehors pendant que son époux entrait dans la cabane où, installé chez ses propres parents comme en pays conquis, le superbe chef des libres, presque nu, ceint d'un court sayon de peau de sanglier, beau d'une beauté rude et sauvage, toujours jouant avec sa massue comme prêt à frapper quiconque lui résisterait, se raillait des remontrances de son père et commandait à sa propre mère comme à une servante.

Evenor lui parla avec adresse et douceur, invoquant leur parenté, leurs souvenirs d'enfance, et s'efforçant de lui faire comprendre le respect dû à la liberté d'autrui. Sath répondit avec mépris, puis avec menace, et, comme il élevait sa voix rauque et tonnante, Leucippe, alarmée, entra avec Ops et s'approcha vivement de son mari.

A la vue de cette créature, alors sans

égale sur la terre, le farouche Sath se sentit un moment vaincu et intimidé. Il parut même adouci, et promit de réfléchir.

Mais, à peine les époux se furent-ils retirés, que Sath alla retrouver ses compagnons :

— « J'ai vu la femme d'Evenor, leur dit-

il ; elle ne ressemble à aucune autre et je la veux.

Tous lui promirent qu'il l'aurait. Contents de le voir épris de cette femme, ils pensaient, en l'aidant à s'en emparer, préserver les leurs à jamais de ses tentatives ; mais, le lendemain, quand ils eurent vu Leucippe, leurs propres compagnes ne leur inspirèrent plus que dédain, et plu-

sieurs résolurent de l'enlever pour leur compte.

Leucippe fut épouvantée des regards audacieux et ardents qui se fixaient sur elle.

« — Que crains-tu, lui dit Evenor, ne suis-je pas là pour te défendre?

— Que pourras-tu seul contre eux tous? répondit Leucippe. La tribu voudra-t-elle s'engager dans une querelle sanglante pour une cause particulière? Ce brutal Sath te hait, ses compagnons sont plus forts et plus nombreux que les nôtres, et d'ailleurs, attendrons-nous qu'un combat s'engage? Ne vois-tu pas que ces hommes ne sont accessibles à aucune sagesse, à aucune raison? Fuyons, mon cher Evenor, réfugions-nous dans l'Eden. Il nous sera facile de nous y fortifier contre leurs attaques, si jamais ils découvrent l'entrée mys-

térieuse que la Providence nous a fait trouver. »

Evenor, retenu par un reste d'orgueil, et aussi par un sentiment de juste fierté et de vrai courage, répugnait à la fuite. Il ne pouvait se persuader que Sath voulût en venir aux mains, et il pensait que son attitude énergique et celle de ses amis imposeraenit aux libres; mais il apprit avec

douleur, dans la journée, que plusieurs des anciens et presque tous les jeunes gens des deux sexes de la tribu sédentaire s'étaient enfuis avec Mos. Mos avait plus de haine que de courage, et quand il n'était pas soutenu par l'exaltation fanatique, il était craintif et abattu. D'ailleurs, depuis longtemps, il méditait d'entraîner avec lui les adhérents qu'il avait su conquérir, et d'aller former avec eux un établissement où l'influence d'Evenor ne balancerait plus la sienne.

Evenor espéra encore que les anciens sauraient faire prévaloir leur autorité morale pour empêcher une iniquité. Il alla les trouver avec Leucippe, pendant que Sath, de son côté, animait ses compagnons. Evenor trouva des vieillards nonchalants qui aimaient mieux céder que lutter, et, comme il revenait affligé et pensif vers sa cabane, voulant cependant douter encore de la malice de Sath, il vit ses parents au milieu de ses amis qui se consultaient avec anxiété.

Ops vint au devant de lui et lui dit :

— « Sath est venu ici avec quelques-uns des siens ; il a exigé qu'on remît, ce soir, Leucippe entre ses mains. Sur notre refus de transmettre à Leucippe un pareil ordre, il s'est retiré en riant, et, à présent, il s'apprête certainement à employer la force. Nous nous sommes donc rassemblés autour de ta demeure, tandis que notre père

s'efforce d'en réunir d'autres que nous pour la résistance; mais nous ne pouvons espérer d'atteindre un nombre égal à celui des libres. Donne-nous donc confiance et courage, car il nous faudra peut-être mourir en défendant Lith et Leucippe, et il faut que, du moins, notre dévouement leur soit utile.

— O Dieu ! dit Leucippe, serai-je donc la cause de cette lutte fratricide? Je te l'ai dit, Evenor, il faut fuir. »

LE PARADIS RETROUVÉ.

(*Suite.*)

Le Paradis retrouvé.

(*Suite.*)

Mais, la fuite ne semblait pas possible. Il était trop tard, car les libres surveillaient tous les mouvements des réconciliés et de leur chef. Le père d'Evenor revint avec

quelques-uns des hommes mûrs de la tribu (de ce nombre était la famille de Lith), qui avaient reçu la parole d'Evenor et qui disaient :

— « La raison comme la justice nou scommande de protéger Leucippe ; car si nous cédons aujourd'hui, demain de nouveaux libres, veufs ou fatigués de leurs femmes, qu'ils ne savent point aimer, viendront nous demander nos filles avant même

qu'elles soient nubiles, ou contre le vœu de leur cœur, et ils les feront mourir de lassitude et de chagrin avant l'âge de mourir, comme la femme de Sath est morte à la fleur de ses ans. »

Les femmes de ces hommes mûrs et celles des réconciliés, qui avaient pour Leucippe une tendresse enthousiaste, et qui tremblaient du péril où s'engageaient

leurs maris, voulurent aussi s'armer, et Leucippe, exaltée maintenant par le courage et le dévouement de la petite troupe, distribua les armes de métal, les flèches et les javelots qu'elle tenait de la dive, et s'arma elle-même, décidée à tuer, plutôt que de laisser tuer son époux ou souiller sa chasteté.

Cependant le jour s'écoulait, et les li-

bres, que l'on attendait d'un moment à l'autre, ne se déclaraient pas. La division avait éclaté entre eux, ainsi qu'il arrive dans toute mauvaise entreprise, et plusieurs, enflammés d'amour pour Leucippe, voulaient, qu'après la victoire, la possession de la fille des dives fût décidée par le sort. Des enfants, s'étant glissés autour de leur conseil, vinrent rendre compte à Evenor de cet incident. Evenor en prenait d'autant plus de confiance dans le triomphe de sa cause; mais Aïs, sa mère, voyant descendre les premières

ombres de la nuit qui s'annonçait chargée d'orage, lui parla ainsi :

« — Voici que la fuite devient possible. Voici les libres rassemblés pour la dispute comme nous le sommes pour l'amitié. Dieu ne veut pas que le sang coule, et c'est lui qui a troublé l'accord des méchants pour favoriser notre départ. Que chaque mère prenne ses plus jeunes en-

fants, que chaque père veille sur les aînés, que chaque époux emmène sa femme, qu'Evenor et Leucippe soient nos guides, et qu'ils nous conduisent dans ce pays de l'Eden, où nous ferons une ville nouvelle et où nous adorerons le grand esprit protecteur des âmes justes. »

La nouvelle colonie partit donc furtivement, n'emportant ni vêtemets ni vases,

n'emmenant aucun animal, excepté les chiens de la dive, qui ne quittaient jamais les pas de Leucippe, et se rejoignant par petits groupes dans le bois où Evenor, parti le premier avec sa femme, les attendait pour ouvrir la marche.

A la lueur des éclairs et au bruit de la foudre, les fugitifs marchèrent une partie de la nuit, et, cette fois, le voyage ne dura que quelques heures, les chiens ayant ou-

vert une route plus directe et plus mystérieuse. Mais comme, aux approches de l'Eden, les enfants fatigués exigeaient que l'on prît une heure de repos, Evenor, qui veillait avec les hommes, s'aperçut qu'un des émigrants se tenait seul à quelque distance, et lorsqu'il voulut approcher pour le reconnaître, cet homme s'éloigna et disparut dans l'épaisseur des branches.

« — Nous avons été suivis, dit Evenor à

son père, qui avait déjà cru remarquer l'espion, et il faut nous tenir sur nos gardes. »

Ils éveillèrent les femmes et l'on se remit en route sans rencontrer d'obstacles ; mais, comme on arrivait à la porte d'Eden, Sath, avec une petite bande déterminée qu'il avait réussi à rallier, s'y présenta. Le combat allait s'engager, lorsqu'ils cru-

rent voir une femme, toute rayonnante de lumière, et d'une stature gigantesque, s'élancer à leur rencontre et leur présenter sa face enflammée. Leur terreur fut si grande qu'ils s'enfuirent en jetant leurs armes et en poussant des cris de détresse. Plusieurs tombaient en chemin comme terrassés par l'épouvante, d'autres ne s'arrêtèrent que sur les bords du fleuve qui les séparait du village des libres, et qu'ils repassèrent le lendemain en se jurant de ne jamais revenir sur leurs pas. Sath s'était éloigné sans exprimer sa

frayeur par aucun signe trop apparent; mais, revenu chez les anciens, il fut pris de délire et faillit mourir. Revenu à la santé, il montra, sinon plus de bonté, du moins plus de crainte quand ses compagnons lui rappelèrent l'apparition menaçante, et ses mœurs s'adoucirent au point qu'une réconciliation devint possible entre lui et ceux de l'ancienne tribu.

Quant à Evenor et à Leucippe, eux aussi

avaient vu cette femme rayonnante qui les avait protégés ; mais ils la virent autrement, et sa stature ne leur parut pas excéder de beaucoup celle des hommes. L'apparition ne se révéla point à leurs compagnons, qui entrèrent dans l'Eden avec des transports de joie. Lorsque Evenor et Leucippe voulurent, avant de les y suivre, contempler la face de l'être mystérieux qui avait semblé jusque-là se dérober à leurs regards, il se retourna et ils reconnurent les traits adorés de la dive, resplendissants de jeunesse et de beauté.

Mais, avant qu'ils eussent pu s'élancer vers elle pour lui parler, elle avait disparu, et ils se demandèrent si ce qu'ils avaient vu était un rêve.

Leucippe, agitée et transportée, courut à la caverne du Ténare. Elle y trouva le cadavre de la dive déjà séché et noirci par la fumée volcanique, et gisant pour jamais sur la poussière de sa race.

Le reste de la vie d'Evenor et de Leucippe se perd dans la nuit des temps inconnus. Il est probable que l'établissement dans l'Eden fut prospère, et que l'âge d'or nouveau, éclairé des clartés de l'âge divin antérieur, y régna longtemps à l'insu des autres races. Cependant Evenor, fidèle aux préceptes de Téleïa, s'était juré, en rentrant dans la forteresse paradisiaque, de ne pas restreindre sa mission aux félicités morales de la famille et de la tribu. Il est à croire qu'il sortit plusieurs fois de l'Eden pour répandre la lumière

dans les divers établissements que Sath, Mos, les anciens et les libres formèrent sur le plateau ; mais l'histoire des âges fabuleux, qui n'est qu'une tradition poétique, à force de varier dans ses légendes et dans ses symboles multiples, laisse dans une ombre impénétrable les événements des civilisations primitives.

FIN.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

Sceaux, imp. de Munzel aîné.

